

COLLECTIF
Effeillade
de mots

Liens de sève et de sang



© Luc Demol

Recueil de textes de 9 auteur·trice·s

Avec les textes de Brigitte Janssens, Élysabeth Loos,
Jean-René M'Passy, Luc Demol, Marie-Christine Georges,
Nathalie Rombaux, Noëlle Leoz, Rosetta Gianfelice et Véronique Lardo

Quelques mots sur l'aisbl ScriptaLinea

Le recueil de textes *Liens de sève et de sang* du Collectif Effeuillade de mots a été réalisé dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socioartistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), roumain (Colectiv de scriere / scriere creativă), anglais (Writing Collectives)...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux·ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, et ce, dans une logique non marchande.

Droits d'utilisation:

Liens de sève et de sang du Collectif Effeuillade de mots est produit par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons 2.0* : Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification

[texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]



ScriptaLinea, 2025.

www.scriptalinea.org

N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles

Éditrice responsable: Isabelle De Vriendt

Siège social: Chaussée de Wavre 205 - B-1050 Bruxelles (Belgique)

Si vous souhaitez rejoindre un Collectif d'écrits, contactez-nous via notre site:

www.scriptalinea.org

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivant·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits.

Chaque année en principe, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et les réflexions des un·e·s et des autres sur notre société. Ils reconnaissent dans les autres parcours d'écriture une approche similaire qui amène chaque collectif d'écrits à co-construire son parcours. Cette démarche, développée au niveau local, vise à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, et ce, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble, l'engagement et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt

Coordinatrice de l'asbl ScriptaLinea – en français « Collectifs d'écrits »



Quelques mots sur le Collectif Effeillade de mots

Avril 2019. En ce beau mois de printemps, le Collectif Effeillade de mots voit le jour. Comme une fleur gracile, il éclot dans la commune d'Uccle.

De jeux en partages, d'échanges en effeuillades, le collectif vous a présenté son premier recueil, *Effleurer l'humain*, en septembre 2020. Riche de cette expérience humaine, il a poursuivi, confiné, pour vous offrir un second opus en octobre 2023, *Métamorphoses*.

Aujourd'hui, le Collectif Effeillade de mots a besoin de s'oxygéner, de rencontrer, de s'épanouir, de se sentir vivant. De nouvelles plumes sont venues raviver la flamme avec le désir de se rencontrer, de partager, de se relier. Se relier à soi, aux autres et aux associations d'Uccle qui, toujours avec beaucoup de bienveillance, nous ont accueillis tout au long de notre parcours.

Effeillade de mots... Ce néologisme poétique suggère la dispersion des pétales d'une fleur comme elle évoque le processus de l'éparpillement des mots, ce geste artistique que nous utilisons pour créer des textes et des compositions littéraires. On imagine des mots flottants dans l'air, qui se dispersent lentement et forment des images et des émotions. Nous jouons avec la langue et exprimons la beauté et la fragilité des mots et des récits que nous pouvons créer. Nous effeuillons la marguerite, nous mettons à nu nos âmes pour arriver à l'essentiel. Un mot à la fois, nous construisons un univers.

Ainsi, chaque rencontre du collectif nous amène à effeuiller légèrement, tout en douceur et avec beaucoup de délicatesse, le thème choisi par le groupe. Au fur et à mesure des rencontres, des échanges de mots et des lectures, nos écrits prennent vie. Ils évoquent à la fois la nature et la vie qui croit en nous, lentement, et nous fait changer.

Dans ce parcours d'écriture, les textes rassemblés par ce recueil nous attachent les uns et les unes aux autres et nous relie à vous tous.

**Brigitte Janssens, Élysabeth Loos, Jean-René Mpassy,
Luc Demol, Marie-Christine Georges, Nathalie Rombaux,
Noëlle Leoz, Rosetta Gianfelice et Véronique Lardo**

Membres du Collectif Effeillade de mots de 2023 à 2025

Table des matières

Pour s'y retrouver

Éditorial	11	<i>Sur un mur de briques rouges</i> – Élysabeth Loos	71
<i>Sur la plage</i> – Luc Demol	12	<i>Différence</i> – Nathalie Rombaux	76
<i>Dame Nature</i> – Brigitte Janssens	17	<i>Nés tout nus</i> – Luc Demol	78
<i>Le regard rivé sur les vagues</i> – Élysabeth Loos	18	<i>La dame du voyage</i> – Jean-René M'Passy	81
<i>Vieux pommier</i> – Luc Demol	20	<i>Tricot</i> – Véronique Lardo	85
<i>Elena et Anthony - L'espoir</i> – Noëlle Leoz	22	<i>Je ne dors pas</i> – Marie-Christine Georges	88
<i>On avait décidé de ne plus en faire !</i> – Jean-René M'Passy	26	<i>Dans les plis de l'hiver</i> – Élysabeth Loos	90
<i>Dimanche d'automne</i> – Véronique Lardo	29	<i>Par la fenêtre</i> – Luc Demol	92
<i>Arbre ou abondance ?</i> – Marie-Christine Georges	31	<i>Le fils imparfait</i> – Véronique Lardo	96
<i>Un arbre au fond d'un jardin</i> – Élysabeth Loos	33	<i>De sève et de sang</i> – Brigitte Janssens	103
<i>Le vent soufflait doucement...</i> – Rosetta Gianfelice	36	<i>L'oiseau</i> – Nathalie Rombaux	104
<i>Trois filles dans le train</i> – Noëlle Leoz	40	Les auteurs et autrices	106
<i>Une promenade sac au dos à la mer</i> – Jean-René M'Passy	47	Les lieux traversés	110
<i>Colombie, lien de sève, lien de sang</i> – Brigitte Janssens	51	Remerciements	115
<i>Couleurs</i> – Marie-Christine Georges	57		
<i>Neige</i> – Véronique Lardo	58		
<i>Soirée caritative du samedi 2 décembre 2028</i> – Nathalie Rombaux	60		
<i>Chaussée d'Ixelles</i> – Marie-Christine Georges	66		

Éditorial

Quand l'être humain s'immerge dans les couleurs de la vie...

Nous avons démarré avec cinq mots : liens, sève et sang, évolution et enracinement. Cette approche thématique nous a permis d'entrer en écriture. De quinzaine en quinzaine, nous avons donné vie à des récits. Ces textes, majoritairement en prose, ont fait émerger des personnages proches de nous et attachants dans leur manière d'être en lien les uns avec les autres ou avec la nature.

Le Collectif Effeillade de mots

Sur la plage

Luc Demol

Flâner sur cette plage, les pieds nus...

Le vent caressait doucement mes cheveux et le sable fin glissait entre mes orteils, laissant des empreintes éphémères derrière moi. Le rivage était mon refuge, un endroit où je me sentais affranchi des chaînes de la vie quotidienne. J'étais enfin libre et pouvais courir et respirer autant que je voulais. L'atmosphère pure de la côte me revitalisait après de longs mois d'enfermement. La nature m'entourait de sa beauté sauvage. Les vagues se jetaient avec puissance, essayant de montrer leur force, leur vigueur inépuisable. Leurs roulements résonnaient dans mes oreilles et m'assourdisaient. Ce n'était pourtant qu'un murmure apaisant par rapport à ce flot infini. Chaque onde était comme une page, racontant des histoires mystérieuses. Mais quel plaisir ! Le plaisir d'être enfin là, seul, léger, face à l'horizon si lointain.

Le long du littoral, la houle dansait au rythme de la brise et, avec ses remous et ses éclaboussures, composait une peinture impressionniste. La foulée de mes pas dans le sable mouillé traçait le parcours de mon cheminement poétique dans ce tableau vivant. Je poursuivais ma promenade le long du rivage, mes enjambées au rythme régulier des ondulations marines.

Au loin, sur les dunes, j'aperçus un groupe d'arbres majestueux, leurs feuilles frissonnant doucement au passage des alizés. Parmi eux, un pin maritime, solitaire, isolé parmi les autres espèces, se dressait fièrement, semblant contempler, au loin, la perspective du paysage. Je m'approchai de ce résineux et m'assis à l'ombre fraîche qu'il offrait généreusement. Après avoir enlevé péniblement mon sac à dos, j'en sortis un vieux roman. Je me plongeai dans ses chapitres défraîchis et perçus, comme s'échappant des feuillets que je tournais, les effluves odorants de l'océan

et de son souffle léger. C'était comme si la grève elle-même était une illustration de ce livre, une gravure débutant un chapitre ou, si je levais les yeux de la page que j'essayais de lire, une toile immense où chaque élément naturel, chaque rafale et chaque ressac contribuait à ébaucher une fresque de cette plage magnifique.

En ce moment privilégié, je compris soudain que la véritable beauté se trouvait dans la simplicité de l'univers, dans le murmure de la marée, dans les bourrasques, dans l'ombre apaisante des arbres, et dans les feuillets ouverts d'un vieux bouquin défraîchi. Je respirais l'air pur, l'odeur de la mer. Quel bonheur d'être là ! Installé sous le pin, assis sur un tapis d'aiguilles, les pieds calés par une touffe herbeuse, j'essayais de me concentrer sur la lecture. Mais j'arrivai au bout de la page sans avoir rien retenu, sans avoir rien lu... Plusieurs fois, je recommençai. En vain... Le paysage me troublait, l'ambiance du bord de mer me perturbait.

Un crabe avait surgi, presque immobile, à la limite du sable humide. Il me regardait fixement de ses yeux ronds, interrogatifs, et faisait bouger ses pinces, à la fois minuscules et menaçantes, pour me signaler le danger qu'il représentait et m'empêcher ainsi de l'approcher. Là-haut, dans le ciel, les mouettes l'avaient repéré. Elles volaient en cercles en poussant de puissants cris stridents pour alerter leurs congénères et descendaient parfois en piqué pour mieux voir cette carapace qui les ignorait et ne s'intéressait qu'à ma présence. Mais n'était-ce pas moi qu'ils essayaient ainsi de chasser de cet endroit ?

Le vent soufflait par rafales, emportant mon attention. Les mots imprimés semblaient s'accrocher aux pages, mais celles-ci s'envolaient, empêchant toute lecture. Ma main essaya de les retenir, mais, par leur obstination, les coups de vent soulevaient le coin de chaque feuillet, se

rapprochaient et soufflaient avec un peu plus d'énergie à chaque fois. Ils apportaient l'effluve de la haute mer, une odeur de sel et de varech. Les feuilles des arbres, plus loin, réagissaient et, en s'agitant, passaient du bourdonnement léger à un véritable bruissement. À chaque souffle de vent, ce qui devint rapidement une cacophonie me signifiait que je n'étais pas là à ma place. Sans doute voulaient-elles me chasser, me faire fuir. Les grains de sable, soulevés par les rafales, s'incrustaient dans mes cheveux et giflaient la peau de mes mains et de mes joues. Parfois, ils s'insinuaient dans les yeux, me disant, eux aussi, d'aller voir ailleurs.

L'atmosphère se faisait de plus en plus lourde. Le ciel s'obscurcissait et l'averse menaçait. Déjà des trombes d'eau se déversaient en oblique sur la ligne horizontale de la mer, prenant une coloration sombre, gris foncé, comme les nuages qui les surmontaient, chargés de pluie. Les ressacs, eux aussi, faisaient plus de vacarme qu'à mon arrivée. Ils se rapprochaient de moi. Leurs éclaboussures et leurs écumes blanches s'étendaient maintenant de plus en plus loin sur la plage, créant une mousse de bulles qui s'avancait vers moi, sur l'estran, et, s'arrêtant au point de non-retour, reculait ensuite pour être finalement engloutie par les flots. C'était un rythme inlassable et répété qui ne cessait jamais. La marée montait lentement, inévitablement, et remplissait peu à peu les cavités rocheuses remplies d'eau qui tiédissait au soleil.

Un groupe d'adolescents, jambes nues, maillots de bain et tee-shirts, surgit bruyamment de nulle part et, malgré l'étendue disponible tout autour, s'installa près de moi, s'asseyant et se couchant sur la couverture étendue aux pieds des arbres. Ils parlèrent, rirent et poussèrent des cris de plus en plus bruyants. Ils s'enduisirent de crème solaire capiteuse, allumèrent des cigarettes dont la fumée et le tabac incandescent s'envolèrent dans ma direction, emportés par les tourbillons de vent. Ils branchèrent bientôt un petit haut-parleur qui diffusa, de plus en plus fort, une musique rap insupportable.

Lassé, je déposai mon roman aux pieds du pin. Les pages tournèrent, seules, et le mot « Fin », clôturant le dernier chapitre, apparut, effacé par le sable qui le recouvrait. Celui-ci s'insinua entre les pages, prenant possession d'elles. Le livre disparut peu à peu dans la dune. Les éléments, la nature et les hommes, libres, restaient ainsi maîtres des lieux et me signifiaient leur supériorité.

Je me levai et quittai cet endroit, empoignant mon sac à dos. Je retournai à la solitude, oubliant mon livre, seul, enfoui dans le sable, entre les racines du pin.

J'étais arrivé là, heureux, rassuré par cette nature que je n'avais plus parcourue depuis longtemps. Je lui avais donné toute ma confiance, persuadé de sa beauté et de sa bienveillance. Mais elle avait manifesté sa force et son pouvoir. Elle m'avait contraint à la laisser en paix, craignant que je la perturbe. Seules les vagues, dans leur régularité, semblaient faire des rimes. L'océan composait tout un poème qui semblait se moquer de moi...

Mais je reviendrai plus tard, quand la marée descendra... Je reviendrai, comme elle, inexorablement...

Dame Nature

Brigitte Janssens

S'échapper dans la nature, se retirer dans la verdure.

Se souvenir des soirs bleus d'été et retrouver la douce tendresse des mousses.

Partager des balades et se raconter des salades.

Cette attirance pour Dame Nature, si séductrice, masquerait-elle notre peur de Bonhomme Culture avec ses normes si mornes quand riment : ensemble, assemble, ressemble, semble, semblable, mais à qui, à quoi ?

Aux miroirs aux alouettes ?

Question de point de vue !

Et pourquoi pas, fuir la montagne avec ses pics,

Éviter les vallées par crainte des caprices de Dame Nature qui se rappelle à nous dans ses inondations, avalanches, ouragans, tempêtes ? Où donc est passée Mère Nature ?

Que tremble la terre, la faute à qui ? Aux hommes ? Vraiment ?

Trouver refuge dans le libre, pardon le livre,

Qui nous rassemble, ensemble autour des mots, des maux.

Par mots et par maux s'en allaient deux compagnons, compagnons

Qui chantaient à perdre haleine, qu'la vie a du bon, du bon...

Le regard rivé sur les vagues

Élysabeth Loos

Mon regard s'attarde sur la fermeture éclair délicate que les vagues me dessinent sur les pieds. Une empreinte aussi légère qu'éphémère, à peine glacée.

Cette calligraphie marine me dit quelque chose de l'avant. Je dirais même « de l'avant de l'avant ». Un signe discret qui s'incarne en moi le temps d'un jeu de houle. Quelque chose en moi se refuse à associer ce signe à l'univers. Ma présence dans l'univers se réduit à la superficie de mes pieds plantés sur le sable et aux années qui me séparent de ma naissance. Tellement peu et tellement tout pour moi. Alors, oui, j'ai peur de ce qui est plus grand que moi, en temps et en espace.

Pourtant, je reste, les talons enfoncés dans la glaise marine. Les mains jointes sur la poitrine, le regard rivé sur les vagues. Elles s'avancent, elles reculent, elles montent à l'assaut du géant aux pieds d'argile que je suis. J'admire leur volonté fugace de franchir l'obstacle de chair et la légèreté consentie de leur renoncement.

Le cri d'une mouette déchire le ciel, je lève la tête. Les vagues jamais n'abandonnent. Elles butent contre l'obstacle et se delete. Elles disparaissent dans le dru de la terre et dans leur éternel retour à l'état liquide. Elles se dissolvent à grand bruit dans l'air iodé. Leur cri est plus roulant que la jactance des mouettes.

C'est dans ce bruit terre-mer que j'entends mon rythme cardiaque se modifier. Ralentir. Partir puis revenir. La vie est binaire. Naître, mourir. Apprendre les gestes ancestraux : se saisir d'un objet, le porter à la bouche ; se perdre en calculs et conjectures, en amour aussi ; prendre plaisir à tout oublier pour ne se souvenir que de l'essentiel.

Le flux et le reflux. Le ventre maternel qui s'ouvre comme une tirette, le ventre de la terre qui s'ouvre sous mes pieds, prêt à m'engloutir. Je ne suis qu'une virgule temporelle dans le temps long de l'univers. Je n'occupe qu'une portion congrue de cet immense territoire. C'est peu et tout pour moi.

Le vent me sort de ma rêverie. Il pourchasse le babil des mouettes. Il supprime le bruit des vagues. Il me renvoie à la nécessité de perdre l'équilibre pour marcher. Mes talons se soulèvent, mes pieds se libèrent. J'inspire, goulue, une pleine rasade d'oxygène.

Dans une autre ville, dans un autre port, le bruit d'une bombe déchire le silence matinal. Une balle s'invite sans préavis dans une poitrine et n'en ressort pas. Encore et toujours des vagues meurtrières. Et l'univers qui s'en accommode !

S'extraire, se mettre la tête dans le sable. Vomir les grains qui étouffent mon cri. Accueillir le grand de l'univers en moi pour taire la jactance des guerriers. Leur rappeler la douleur des mères à s'ouvrir pour les faire naître au monde.

Pourquoi tant de grains de sable ? Quelle place a ma colère dans l'univers ?

Comment lutter contre l'éternel retour de la violence ? Je m'arrache au ventre de la plage et je marche. Une mouette emporte mon cri. C'est déjà ça.

Vieux pommier

Luc Demol

Mais non ! Je ne suis pas encore un « vieux pommier » ! Je n'ai pas encore un vieux tronc rabougri, effondré dans un verger, avec de vieilles branches sans fleurs et sans fruits. Non, je ne suis rien de cela ! C'est vrai que je suis déjà, comme on dit, « dans la fleur de l'âge » ! Heureusement, je suis en bonne santé et toujours plein de dynamisme. Avec le boulot que je fais... L'essentiel est de porter ses années avec fierté, comme un pommier qui continue de donner des fruits savoureux, même avec les années qui passent.

Pour ne rien vous cacher, j'ai été rejeté dans la sélection de l'émission « Le Bonheur est dans le Pré ». Trop âgé sans doute ! Ou peut-être pas assez beau pour passer à la télé ! Mais tant pis, je dois absolument trouver une compagne qui accepte de gérer cette ferme avec moi. Maintenant que je suis seul, c'est un peu difficile, je dois bien l'avouer. Sans soirées, sans week-ends, sans vacances...

Mais c'est décidé ! Je vais m'inscrire sur Meetic, et peu importent tous ces gogos qui utilisent ce site pour draguer leurs petites nanas. J'ai d'ailleurs horreur de ces filles de la ville qui ne recherchent que les plaisirs, l'argent et la vie facile. Moi, j'ai besoin d'une travailleuse qui sache traire les vaches, conduire le tracteur et faire de beaux ballots... Elle doit aussi me faire des enfants qui reprendront la ferme. C'est le seul moyen pour se délasser un peu et s'amuser de temps en temps. Car il faut bien l'avouer : la distraction est parfois nécessaire.

Je dois trouver une phrase originale et humoristique pour me présenter sur mon profil. Il faut que cette phrase attire l'attention ! Il faut qu'elle prouve que je suis toujours dynamique et en forme malgré mon âge ! Il faut qu'elle montre que je suis à la recherche d'une personne plus jeune que moi ! Il faut qu'elle atteste que je reste ouvert à une relation avec quelqu'un qui a un peu de caractère ! En un mot, il faut que je puisse m'expliquer. Réfléchissons un peu...

« Jeune d'esprit et toujours partant pour l'aventure recherche une partenaire pour partager de bons moments. »

Non, vraiment, ce n'est pas seulement ce que je recherche...

« À la recherche d'une relation sincère et authentique avec quelqu'un qui me ressemble. »

Oui, celle-là n'est pas trop mal... Mais il n'y a pas que cela, quand même !
« Positif et optimiste, je recherche quelqu'un qui apportera de la joie dans ma vie. »

Trop commun et passe-partout ! Ah voilà... C'est pas trop mal... Original et plein d'humour. Cela résume bien la situation... Espérons que ça marche !

« Vieux pommier, toujours bien droit, cherche petite pomme verte, même encore un peu surette. »

Elena et Anthony – L'espoir

Noëlle Leoz

À nouveau, Elena se sent déçue et trahie par son compagnon. Elle s'est jurée que si elle apprend qu'il a refumé de sa dope, le crack, elle ne lui adressera plus la parole et ne le reverra plus jamais.

Ils ont un projet commun, un projet de vie, ils ont fait un accord. Terminé les consommations de drogues dures. Elle veut tomber enceinte, désire avoir un enfant avec Anthony. A priori, lui aussi le veut. Cela fait des mois qu'ils en parlent. Elena est parvenue à rester clean depuis des semaines. Cela a supposé un gros effort, surtout durant les vingt premiers jours d'abstinence durant lesquels elle s'est sentie traversée par une multitude d'émotions fortes, le plus souvent négatives, telles que la tristesse, la solitude, la colère ou la frustration. Elle a rapidement renoncé à toute vie nocturne : plus de sorties en boîte ni d'after à la maison et a changé ses fréquentations, en commençant par la suppression définitive des contacts les plus nuisibles. En compensation, elle s'est mise au sport, le jogging, et a réduit drastiquement sa consommation d'alcool, terminé les longs apéros en terrasse. Elle est parvenue progressivement à ne fumer que deux ou trois cigarettes par jour.

Pour Anthony, il en va autrement. Il n'y arrive pas. Alors, pour ne pas décevoir sa belle, il fuit le foyer. Sous prétexte de devoir travailler, car il est commun, dans son travail de régisseur, d'être appelé à toutes les heures ; il quitte la maison en pleine nuit pour ne revenir que deux ou trois jours plus tard. Lorsqu'elle le voit rentrer, elle a compris. Pas besoin de lui faire un dessin.

Ils vivent ensemble dans l'appartement qu'Elena a acquis il y a près de deux ans, au deuxième étage d'une belle maison de maître bruxelloise, dans le haut de Saint-Gilles. Elena aime son travail, elle sent qu'il l'aide à maintenir le cap. Elle occupe un poste exigeant de secrétaire de direction dans une agence de presse internationale. C'est elle, la bosseuse du

couple, celle qui assure et assume financièrement pour eux deux.

Dans trois mois, le 11 novembre, ils fêteront les cinq ans de leur rencontre. C'était lors d'une fête de clôture du tournage d'un long métrage de fiction. Elena était invitée par son amie Sofia, costumière.

Elles étaient arrivées à la soirée un peu avant 23 h. Après la présentation des invitations à l'agent de sécurité à l'entrée, elles s'étaient aventurées par un long couloir étroit et sombre à l'intérieur de la grande maison. Au rez-de-chaussée, une première piste de danse et un bar.

Anthony se tenait là, en dessous d'un baffle, sur le côté de la piste de danse. Elena remarqua sa présence immédiatement. Grand et mince, avec des cheveux très noirs. Il se dégageait de lui une sorte de nonchalance, comme une autosuffisance. Anthony faisait partie de l'équipe des décors du film. Et il officiait à cette soirée également comme fournisseur de drogue pour les quelques jeunes actrices et acteurs belges et français qui y passaient et qui se faisaient voir ainsi que toute l'équipe technique du tournage, éclairagistes, machinistes, équipes de repérages et des décors, costumières, assistants caméra, assistants réalisateurs, etc.

Lorsqu'elle avait parlé à Anthony à la soirée et qu'ensuite, il lui avait proposé de la raccompagner, malgré l'attraction évidente qu'elle avait ressentie dès les premiers mots échangés, jamais elle n'aurait imaginé qu'ils vivraient une relation passionnelle et passionnée de près de cinq ans.

Cinq ans de relation dont deux de vie commune. Ils s'aiment, se respectent et se connaissent bien l'un l'autre. Mais voilà, Elena a 37 ans et souhaite tomber enceinte avant la fin de l'année. Alors, elle se questionne sur sa vie passée et présente, et sur la vie d'Anthony, incapable pour le moment de se tenir à leurs résolutions. Leur couple sera-t-il assez

fort pour accueillir un enfant et l'élever ? Va-t-elle pouvoir continuer à supporter les mensonges de son compagnon et son mode de vie principalement la nuit ? Devrait-elle contacter sa mère et tenter de renouer les liens après des années de relation épisodique et distante ?

Pour Anthony, c'est la même chose, il ne voit personne à qui se confier. Il a perdu ses deux parents lorsqu'il était jeune et ressent encore le vide laissé par leur disparition. Il n'a que deux ou trois amis de confiance, mais des fêtards, aussi. Il sent que ce n'est pas le moment pour lui de devenir père. Mais sera-t-il prêt un jour à prendre des responsabilités ? Doit-il exprimer ses craintes à Elena et lui dire qu'il ne veut pas de cet enfant qu'elle désire tant ? Lui en voudra-t-elle toute sa vie si, à cause de son refus et de ses peurs, elle n'accède pas à son désir de maternité ?

Par moments, il voudrait parvenir à se faire plus confiance, ainsi qu'à la vie. Il aime cette chanson de Bernard Lavilliers en duo avec Jeanne Cherhal : « L'Espoir ». Cette mélodie mélancolique l'aide à reprendre de la force et à accepter qu'il n'est pas en mesure de tout maîtriser, que certains paramètres de sa vie lui échappent. Son incapacité à décrocher des drogues fait qu'il a une faible estime de lui-même, mais il sait que dix années de consommations régulières ne s'effacent pas en un jour et qu'il va devoir traverser une période d'incertitudes et de tensions, tout comme Elena le fait depuis des semaines. Il aime Elena et souhaite vieillir à ses côtés. Il ne pourrait pas se pardonner si, à cause de ses faiblesses, elle finissait par le quitter.

Progressivement, le changement voulu finit par éclore. Vers la fin de l'été, il se voit observer des enfants jouer dans le parc et cela l'attendrit, il remarque également les mères avec leurs landaus dans les transports en commun et reconnaît leur courage, alors que, des semaines auparavant, elles lui étaient presque invisibles. Il commence doucement à imaginer une nouvelle vie avec un bébé dans l'appartement. Enfin, il a de moins en moins envie de sortir la nuit ; avec l'arrivée de l'automne et des journées plus courtes et froides, il devient casanier et préfère passer ses soirées auprès d'Elena.

Un samedi matin, après le petit-déjeuner, elle lui annonce qu'elle part faire une course à la pharmacie. Il l'a entendue à l'instant vomir dans les toilettes. À son retour, sans rien lui dire, elle se précipite à nouveau vers les cabinets. Il l'attend devant la porte. Lorsqu'elle ouvre enfin la porte, il comprend en voyant son visage qui rayonne de bonheur. Elena lui montre le résultat du test de grossesse, il est positif.

S'ensuit un mélange de larmes et de rires, une longue étreinte. Des émotions fortes parsemées de doutes et de questionnements qu'on voudrait voir s'envoler pour toujours. Anthony saisit les inquiétudes qui viennent voiler le sourire d'Elena. Il la prend tendrement par la main et la fait s'asseoir sur le canapé. Il lui fait alors écouter la chanson qui l'a aidé à maintenir le cap jusque là. bercés par la musique, ils s'enlacent à nouveau.

On avait décidé de ne plus en faire !

Jean-René M'Passy

Comme cela arrive souvent ici-bas dans les maternités, tout a commencé dans la joie et l'espoir. C'est la venue au monde du dernier-né d'un couple de quarantenaires qui avaient déjà quatre enfants et qui, d'un commun accord, avaient décidé de ne plus en faire.

Décider de ne plus en faire est une chose, mais mettre en place un dispositif sans faille pour ne plus en faire est une autre chose.

Toujours est-il que, aujourd'hui, le petit bonhomme, le petit bout de chou, est bel et bien là en chair et en os.

Dans le ventre douillet de sa chère maman, à l'écart des murmures domestiques, le pauvre petit en a vu et entendu des vertes et des pas mûres. Qu'à cela ne tienne, durant neuf mois révolus, le brave bambin a fait une démonstration de force à sa mère, il lui a montré par a plus b de quel bois il se chauffait : matin, midi, soir, qu'il pleuve ou qu'il neige, le gamin a bougé, rampé et remué ciel et terre, à la fin, jouant des coudes dans le seul but de se frayer un passage salubre dans cet aquarium maternel où il se sentait pris en otage.

Quelqu'un me rétorquera : « Eh, mon cher ami, il ne faut quand même pas exagérer, cet enfant innocent n'est pas le fruit du hasard, il n'est pas tombé du ciel comme une météorite sur une banquise, ses parents savaient bien ce qu'ils faisaient. »

Oui, ses parents savaient bien ce qu'ils faisaient, mais n'empêche, le gamin est arrivé à l'improviste, comme un cheveu dans la soupe familiale, sans crier gare, sans tambour ni trompette.

Il débarque incognito, seul contre tous, sans bagage ni vêtements, nu comme un ver de terre !

Eh oui, c'est ça aussi le mystère de la vie et de la nature : on arrive comme ça, sans bagage, nu comme un ver de terre, nous l'avons dit, et à la fin des temps... À la fin des temps ? Qu'arrive-t-il à la fin des temps ?

Eh ben, à la fin, comme tout le monde le sait, on s'en va seul comme on était venu il y a x temps, on part seul enfermé dans sa bière, mais cette fois-ci habillé quand même, les pieds devant ; et l'on entend les proches, les convives, les voisins, et même les jaloux déclarer urbi et orbi à tout venant : « Que la terre lui soit légère, que son âme repose en paix ! »

Pour revenir à nos moutons, le bébé, car c'est de lui qu'il s'agit, il arrive dans la solitude, libre de ses mouvements, confiant comme un coq français, fier comme Artaban, et il s'incruste dans une famille inconnue, famille sans patrimoine connu, sans valeurs immobilières ni mobilières, bref, il s'incruste dans une famille, ô comble de la supercherie, dans une famille sans grand confort matériel.

Et pourtant, on avait décidé de ne plus en faire !



Dimanche d'automne

Véronique Lardo

Ce dimanche d'automne, le rituel de la promenade en forêt commence dans le hall d'entrée. Chaussures de marche, bottes en caoutchouc en cas de pluie, manteau chaud et imperméable, bonnet, écharpe nouée autour du cou, gants si besoin, elle s'habille méthodiquement, sa mère vérifiera. Les jumeaux font de même, en manifestant avec prudence leur désapprobation. On ne sait jamais quelle est l'humeur du paternel. Elle se réjouit de ce moment en famille, eux le détestent. Elle a 10 ans, ils en ont 15. Leur mère traîne devant le miroir du hall, s'obstinant à mettre du rouge à lèvres comme chaque matin. Son mari lève les yeux au ciel.

On s'engouffre dans la voiture, serré, collé sur le siège arrière, le chien aux pieds de la mère. Le trajet se fait dans le silence, seuls les regards entrecroisés des jumeaux en disent long sur ce qu'ils pensent de cette balade. Ils vont s'appliquer à se taire et à traîner des pieds, espérant la raccourcir. Elle ne comprend pas pourquoi ils sont comme ça. Sa mère dit : « C'est l'adolescence. » Au bout de 45 minutes de trajet, ils sont tous en sueur dans la voiture surchauffée qui s'arrête enfin. Le chien est le premier dehors, jappant, bondissant, excité. Elle ferait bien la même chose, mais s'aligne sur l'attitude de son frère et de sa sœur, il faut savoir choisir son camp. Elle est dans celui des enfants.

Le chemin d'entrée dans la forêt est désert, il fait froid et ensoleillé. Le père attrape le chien pour le mettre en laisse. Il entame la promenade d'un pas décidé, en se mettant en tête de la troupe. Sa femme trotte derrière lui, suivie de la cadette et enfin des jumeaux. Chaque fois qu'elle tente de le dépasser, son père lui lance un regard autoritaire qui la remet à sa place. Elle renonce et regarde autour d'elle. Les couleurs de l'automne éblouissent ses yeux. Les roux, les ocres, les jaunes, les rouges habillent les feuilles. Quelques arbres sont déjà presque nus. La récente tempête a marqué certains troncs de grandes cicatrices, les dernières pluies les ont

noircis. Une forte odeur d'humus titille ses narines. Elle respire à pleins poumons ces odeurs de terre, de moisissures, de bois humide, de champignons, de feuilles froissées. Le père se retourne et avise les jumeaux qui sont à la traîne, il fait un grand signe du bras en leur criant de se dépêcher. Elle les regarde, ils ont les mains dans les poches, le dos courbé comme des petits vieux, la tête rentrée dans les épaules. Ils n'ont pas de jardin, pour elle, la forêt, c'est le sien. Elle penche la tête en arrière pour apercevoir la cime des arbres, un rayon de soleil l'éblouit, pendant une seconde, elle ne voit plus rien. Plus loin, une petite clairière se dessine. Le chien tire de toutes ses forces sur la laisse. Le père abdique et le libère. Le chien fonce en aboyant comme un fou. Les oiseaux s'envolent en claquant des ailes et en piaillant. En deux secondes, il a disparu. Elle est inquiète. Elle n'aime pas que son père le lâche, c'est un chasseur. Il l'appelle vainement, la mère s'y met aussi, derrière les jumeaux se moquent.

Soudain, devant eux, un énorme tronc, couché, barre le chemin. Il faut, pour le contourner, patauger dans la boue. Elle est triste pour cet arbre qui devait être un seigneur lorsqu'il était debout. Elle touche l'écorce, la mousse. C'est mouillé, rugueux, parfois gluant et des rameaux émergent ici et là. Elle le contourne, se penche, le scrute, l'ausculte. S'il n'était pas trempé, elle se coucherait dessus. Tout d'un coup, elle se redresse et constate qu'elle est seule. Le soleil s'est caché, une brume s'élève de la terre détremnée. Elle entend vaguement quelqu'un crier au loin. Ils cherchent toujours le chien. Elle n'a pas peur, là tout de suite. Ils vont bien s'apercevoir qu'elle ne les suit pas. Quand ils la retrouveront, elle se fera engueuler. Pourtant, c'est eux qui ne l'ont pas attendue, ils ont préféré courir après le chien. Engueuleront-ils le chien ? C'est de la faute de l'arbre. S'il ne s'était pas trouvé là, au milieu du chemin, l'ordre de marche n'aurait pas été bousculé. Père, mère, cadette, jumeaux. Mais comment en vouloir à un être terrassé et cependant toujours majestueux ? Elle, c'est la petite dernière, celle qu'on n'attendait pas, celle qu'on peut oublier.

Arbre ou abondance ?

Marie-Christine Georges

ARBRE ou ABONDANCE, je voudrais vous départager... mais je n'y arrive pas.

Pourquoi ?

Vous êtes liés l'un à l'autre comme par une liane enroulée, énorme et bien vivante encore.

Vous me collez à la peau.

Pourquoi ?

Je suis toute petite à vos pieds, mes arbres.

Toi, mon préféré, tu jaillis de moi quand je te regarde. Ton tronc est lisse, solide, le feuillage à foison au sommet.

Ces beaux arbres, oui, mon grand-père, des oncles les ont débités dans leur scierie pour le travail, puis pour leur honneur bourgeois, pour le magot.

Et tout ça pour aboutir à un héritage foireux, foiré qui a tant fait pleurer ma mère.

Ils ont payé. Un éclat de bois a tué Serge, un de leurs petits.

Filiation insoumise, impalpable, souterraine...

Mais ça ne fait rien !!!! C'est bon avec tout ça !!!! On danse...

Mais je m'égare. Je suis injuste, je grince joliment.

Ils ont œuvré comme des braves, des âmes fortes pour pouvoir vivre et pour leur descendance.

Allons ! Construisons de belles demeures en bois !

Un arbre au fond d'un jardin

Élysabeth Loos

Il est un arbre quelque part dans le monde
qui se ronge la sève comme on se fait du mauvais sang.

Il est un arbre quelque part dans le monde
qui attire à lui toutes les corneilles de la création.

Il est un arbre quelque part dans le monde
qui ne rêve à rien d'autre que de lancer sur nous
ces grouillantes crécelles :

Croaw, Croaw, Croaw, Croaw, Croaw,
Croaw, Croaw, Croaw, Croaw,
Croaw, Croaw, Croaw, Croaw.

CROAW,
CROAW,

Croaw, Croaw, Croaw, Croaw, Croaw,
Croaw, Croaw, Croaw, Croaw,
Croaw, Croaw, Croaw, Croaw.

Il est un arbre quelque part dans le monde
qui s'épouvan-taille et lâche sur nous sa volante valetaille.

Au vent, il dit de nous dire qu'un vol d'étourneaux serait encore trop beau
pour nous qui, plombés au sol, volons tous les sucres de la terre.

Ne l'entendez-vous pas ?

Il me retourne les sangs, ce sac à sève

Il me fait claquer les dents, ce branchu prêt à choir.

Il me tord les tripes comme la hache fend le tronc
quand dans ses branches, j'entends ses noires harpies
claquer leurs becs au vent.

Assez

Assez de sève prélevée

Assez de sucres souillés

Assez de poudres à canons

Assez de sang versé

Assez de sève blessée

Assez de tout ce trop

Assez de tout ce peu !

Peu d'air, d'herbe, de rongeurs grouillants, de volants caquetants,
de chevaux galopants, la crinière gorgée du sang de la terre.
Peu de jours, haletants entre le lever clair d'un soleil ardent et
le soir des sucres pourrissants jusqu'au prochain renouvellement.

Encore de ces efforts pour retrouver l'équilibre,
la juste pulsion de la sève et du sang.

Encore du temps pour se remonter les branches
et croire à ces lendemains qui chantent.

Toujours à s'émerveiller du bourdonnement de l'abeille,
de la saveur du miel, de l'odeur du tilleul et de l'évidence
d'une mousse gorgée d'eau.

Il est un arbre quelque part dans le monde
qui se ronge la sève comme on se fait du mauvais sang.

Et nous ne l'entendons pas.

Pas assez

Pas encore

Toujours pas.

Et si cet arbre à corneilles *encorbeillées* dans ses branches
était celui de votre jardin, celui du coin de votre rue ?

L'entendrez-vous ?

Le vent soufflait doucement... ¹

Rosetta Gianfelice

« Heureux qui {...} se plaît dans la loi du Seigneur et murmure sa loi jour et nuit... Comme un arbre planté près d'un ruisseau qui donne du fruit en son temps » (Ps 39, 5a)

Le vent soufflait doucement à travers les branches des arbres environnants. La maison isolée, au pied des montagnes molisanes était entourée de pins, de figuiers, d'oliviers, d'un vieux chêne et au loin de sycomores. Alice, une jeune exploratrice passionnée par les mystères de l'esprit humain venait d'emménager dans cette maison reculée pour échapper à l'agitation de la ville. Elle avait choisi cet endroit précisément pour se plonger dans une expérience unique : observer comment le lien entre la sève et le sang, entre l'enracinement et l'évolution, pouvait affecter la psyché humaine. Alice avait découvert une vieille légende locale selon laquelle chaque arbre était lié à une histoire ancienne, chaque tronc portant les cicatrices des épreuves passées. Intriguée, elle avait décidé d'utiliser cet environnement mystique comme toile de fond pour ses expériences spirituelles. Elle avait recruté des volontaires, tou·te·s curieux·ses de découvrir ce que la spiritualité pouvait apprendre d'une telle immersion dans la nature. Le groupe de participant·e·s, composé de personnes aux horizons divers, s'était installé dans la vieille maison en bois. Alice avait aménagé un espace pour des séances de groupe, mais elle encourageait également chacun·e à passer du temps seul·e, à marcher dans ces sentiers rocailleux, à se connecter à la nature et à ressentir le lien entre la sève des arbres et le sang qui coulait dans leurs veines.

Alice était irrésistiblement attirée par ces géants de la forêt. Ces arbres, riches d'échos ancestraux et bibliques. Ils nous enseignent une manière d'habiter notre vie, notre relation à l'infini, à l'Univers, au plus grand que soi. Alice avait décidé de prendre cette fois le temps de les étudier.

¹ Texte inspiré de *Prions en Église*, Hors-Série, « La Prière des Arbres de la Bible. Chroniques », d'Anne Lécu », janvier 2019, éd. Bayard.

Le chêne, par exemple, robuste, fort, pourvu d'une ombre hospitalière qui invite au repos ! Nous l'utilisons pour la solidité de son bois dans la construction de mobilier domestique et liturgique. Le chêne est un arbre accueillant. Souvent isolé, il offre un repère de loin, et sa longévité lui permet de voir défiler les générations à son abri. À fréquenter la force de son bois et sa longévité, on peut comprendre qu'il ait été considéré comme un arbre sacré. Le chêne est l'arbre de l'alliance. À son ombre nous pouvons échanger des confidences et renforcer les liens qui nous unissent. Par son envergure, il couvre tout qui s'abrite sous son feuillage. Il permet une certaine discrétion bienvenue pour celles et ceux qui se font des serments. Il abrite les amours naissantes et protège les réconciliations qui s'ébauchent loin du bruit du monde.

Au fil des semaines, quelque chose de magique commença à se produire au sein du groupe. Les participant·e·s semblaient développer une sensibilité accrue à leur propre existence, à leurs racines intérieures. Ils racontaient des rêves étranges, se voyant fusionner avec les arbres, absorbant la sagesse des feuilles et des racines. Elles parlaient de visions de leur propre passé, comme si les arbres leur avaient offert un accès à des souvenirs profondément enfouis. Le lien entre la sève et le sang semblait prendre une forme métaphorique et littérale.

S'il y a un arbre qu'Alice préférerait, c'était peut-être le figuier, arbre généreux, qui donne des fruits à deux reprises, à la fin de l'été et à l'automne. Il fournit son ombre à la vigne et offre du repos à qui s'abrite sous ses branches. Il peut pousser sur des terrains pauvres et pierreux. Il lui faut juste un peu d'eau. Le figuier est traditionnellement le symbole de la quête spirituelle, de l'étude. En cherchant avec attention, on finira par trouver un fruit qui viendra nous désaltérer. Le figuier est persévérant : il ne craint pas le temps long, il sait qu'il aura toujours sa chance. Pas de fruit au

printemps, qu'importe, il aura sa chance en automne. Cet arbre apprend à celles et ceux qui s'abritent sous son ombre que stérilité n'est pas fatalité, mais qu'il faut durer pour porter du fruit. Il aime la discrétion. Il nous rappelle que toute recherche spirituelle est un secret entre l'humain et son « Dieu intérieur ». Il a compris que la figue n'était pas le fruit de son effort, qu'il n'en était pas propriétaire, mais qu'elle était un don qu'il devait accueillir pour en faire cadeau à autrui.

Les participant·e·s commençaient à reconnaître la façon dont leurs expériences de vie, tout comme les anneaux d'un arbre, façonnaient leur croissance intérieure. Certain·e·s faisaient l'expérience de guérisons émotionnelles, libérant des nœuds longtemps enfouis dans leurs âmes, tandis que d'autres ressentaient une connexion profonde avec leurs ancêtres, comme si les arbres étaient les gardiens silencieux de leurs histoires familiales.

Parmi tous les arbres environnants, dans cette région reculée du sud de l'Italie où Alice avait élu domicile pour un temps, l'olivier était pour elle l'arbre le plus emblématique. Riche de signification. Il donne les olives d'où proviendra l'huile, cette merveille qui permet d'éclairer la nuit, de réchauffer le corps, de le panser et de le parfumer. De l'oindre aussi, c'est-à-dire de faire pénétrer à l'intérieur une bénédiction qui demeure. À chacun·e ses croyances et sa bible ! Et que dire de la cuisine méditerranéenne qui l'utilise comme nourriture de base... Pour l'heure, revenons à nos volontaires qui doivent encore attendre un peu avant de passer à table.

La montagne se dressait, majestueuse, son sommet effleurant les nuages. Ses flancs escarpés étaient tapissés d'une variété infinie de verts, chaque arbre et chaque rocher semblait être une pièce essentielle de cette œuvre naturelle. Au pied de cette géante de pierre, un sentier s'enfonçait dans la forêt, serpentant à travers des rivières cristallines. Les randonneur·euse·s, telles de petites fourmis par rapport à la grandeur de la montagne, gravissaient avec détermination les sentiers rocailleux. Chacun·e avait ses raisons pour entreprendre cette ascension : la quête

de soi, le défi physique, ou simplement le désir de contempler le monde depuis les hauteurs. C'était un lieu où le silence avait une présence, où chaque pierre était un témoin et chaque souffle de vent un chuchotement de sagesse. Les voyageur·euse·s qui atteignaient le sommet découvraient un panorama à couper le souffle, un tableau vivant de la nature dans toute sa splendeur. Chaque instant passé là-haut était une leçon d'humilité, une invitation à contempler l'immensité du monde et à se fondre dans l'énergie tranquille de la nature. La montagne, immuable et pourtant en constante évolution, était un rappel que, tout comme elle, nous sommes des voyageur·euse·s éphémères dans le vaste paysage du temps.

Belle promesse que celle qui mêle la sève et le sang, l'enracinement et l'évolution, et, pour honorer cette promesse, Alice aimait se pencher vers un arbre en particulier, celui de l'espérance, le saule. Le saule dit « pleureur » au vu de ses branches courbées vers la terre, qui porte les harpes des exilés. Derrière ses branches, il abrite leurs pleurs mais aussi leur espoir : transformer l'eau des larmes en « eau de vie ». Le saule est un arbre merveilleux. Nous pouvons nous cacher derrière son feuillage qui nous rejoints. Nous pouvons toucher ses feuilles qui ne s'enfuient pas dans le ciel. Il est à notre hauteur. Il pleure avec nous. Il est aussi très vigoureux : on raconte qu'une simple branche plantée au bord de l'eau donne un nouveau saule, très facilement. Cet arbre, qui, comme nous peut vivre cent ans, est irrigué d'espérance. Il enseigne à celui qui pleure qu'un jour les larmes prennent fin. Alors, on peut chanter.

C'est dans cet état d'esprit méditatif que l'aventure avec mon double que j'ai nommé Alice prend fin.

Trois filles dans le train

Noëlle Leoz

Un samedi d'avril, par un temps doux et ensoleillé, je décidai au petit matin de me rendre à Ostende afin d'y passer la journée.

Je quittai l'appartement de bonne heure, laissant à ma fille de 17 ans le soin de ranger le petit-déjeuner. Elle avait prévu de retrouver trois copines de classe en vue de travailler sur une présentation de groupe pour leur cours d'histoire.

Je me rendis en tram jusqu'à la gare du Midi. J'étais à présent installée dans le train vers la côte, un bon livre dans les mains et mes écouteurs dans mon sac.

Alors que les sifflets résonnaient sur le quai pour annoncer un départ imminent, j'observai trois jeunes femmes, qui arrivaient en courant, sauter in extremis dans le train quasi en marche. Elles débarquèrent dans le wagon et vinrent s'asseoir sur les trois places restées libres à mes côtés.

Je me vis soudain comme encerclée par ces trois jeunes trentenaires plutôt exubérantes et bruyantes. Je me dis que, pour la lecture, je devrais attendre d'être sur la plage ou à une terrasse de café sur la digue. J'hésitais à mettre mes écouteurs. Alors que je les cherchais au fond de mon sac, je ne pus m'empêcher de suivre la conversation qui débutait à mes côtés.

« Donc, tu disais, Laura, que tu vas lancer une nouvelle application de rencontres ?

— Ah ah, tu me vois en développeuse d'applis, toi ? Je ne suis pas assez calée en algorithmes, mais mon idée tient la route, qu'en pensez-vous ?

— Vas-y, tu nous expliques encore une fois ? »

Laura était assise face à moi, une petite table nous séparait, comme elle était plutôt grande de taille, ses genoux frôlaient les miens, ce qui ajoutait

de l'inconfort dans cette proximité physique. Elle croisa ses jambes vers son amie assise à ses côtés. Lorsque je l'entendis parler, sa voix rauque capta mon attention immédiatement. J'observai son profil au visage fin et halé, remarquai ses cheveux bruns courts avec quelques mèches plus claires descendant sur les côtés. Ensuite, mon attention se dirigea vers sa tenue. Elle portait un pantalon serré en similicuir noir et une blouse style débardeur en taffetas assez décolletée de couleur rouge-orangée. Apprêtée comme pour une soirée dans une boîte de nuit huppée de la ville, son maquillage était encore impeccable. Ses yeux brillants aux paupières multicolores ne présentaient aucun cerne. Cette jeunesse m'agaçait et me subjuguait.

Elle poursuivit :

« Nous avons toutes essayé Tinder, je me suis créé un profil sur Meetic et sur le site payant Elite Dating, je voulais tester les sites de rencontres pour les plus âgés, je me disais qu'ils seraient, disons, euh, plus sélectifs. Eh bien, pas du tout.

— Je suppose que ça dépend de ce que tu recherches ? Du genre de relation, je veux dire, avait interrompu la jeune femme à ses côtés. Un visage rond et doux et des cheveux noirs, longs et bouclés jusqu'aux épaules.

— Ne t'emballe pas, Estelle, avant d'envisager une relation, il faut matcher ! Ce n'est pas bien compliqué de matcher. Les ennuis viennent ensuite. N'est-ce pas ? ajouta d'un ton sarcastique la troisième assise à mes côtés. Une jeune femme dont je ne voyais que la casquette noire Nike et des cheveux blonds et longs qui en sortaient.

— Exactement. Matcher, c'est facile, répondit fièrement Laura. J'ai imaginé une appli qui connaîtrait à la perfection ses abonnés dans leurs affini-

tés et leurs goûts. En récoltant leurs données d'utilisation du web, elle leur permettrait de se rencontrer de par leur multitude de points communs. Tu vois un peu ? Comme les applis YouTube Premium et Spotify, Disney +, Netflix ou Amazon, plus tu les utilises, plus les contenus qu'elles te proposent te correspondent et vont généralement t'intéresser. Donc, je me disais... » Laura continuait, concentrée sur son monologue, ses deux amies l'écoutaient amusées.

« Si une appli était capable de regrouper toutes les données relatives à nos goûts musicaux, par exemple, à notre sensibilité politique et philosophique, nos préférences en cinéma ou séries, etc., etc., et ensuite les croiser avec des profils masculins ayant récolté des données semblables, eh bien, nous pourrions enfin trouver la personne adéquate. » Laura s'arrêta de parler un court instant, puis reprit sur un ton théâtral :

« Je suis désespérée. N'est-ce pas ? »

Les deux copines se regardèrent un instant, avant de rire à l'unisson.

« C'est cela, moquez vous, poursuivit Laura. Blague à part, je ne veux plus tomber sur des psychopathes ou des lourdingues qui te considèrent comme du bétail. Un exemple tout récent, vendredi dernier, à l'anniversaire de Candice au Bar du Marché, je suis tombée par hasard sur un match Tinder vieux de quelques semaines qui m'avait emballée quelques jours avant, lors de notre premier rendez-vous dans le même bar. Et là, il était avec une autre meuf, probablement un autre date Tinder.

— Oh le salaud, ajouta ma voisine, comme choquée. Il pourrait au moins élargir son périmètre de chasse.

— L'horreur, Tinder ! ajouta Estelle, pensive. Ça me fait bien sourire, ton idée d'appli, Laura. En fait, tu cherches ton alter ego masculin, une sorte d'âme soeur ?

— Oui, en quelque sorte. Je crois encore en mes chances de tomber à nouveau amoureuse, de rencontrer quelqu'un de bien.

— Je trouve ton idée assez délirante, en fait, interrompit encore ma

voisine. Donc, tu autoriserais cette appli à fouiller dans ta vie, ta vie virtuelle et établir ton profil dans le but de matcher ?

— Mais ça marche déjà comme ça, les cookies collectent nos infos pour nous bombarder de publicités ciblées, n'est-ce pas ? questionna Estelle.

— Oui, poursuivit Laura. Et les données collectées resteraient anonymes, bien entendu. L'appli ne te dirait pas en quoi tu es proche de telle ou telle personne. L'appli te dirait juste le pourcentage de compatibilité. À nous ensuite de trouver les points communs avec les profils mis en lumière.

— Ah, je vois, et ça n'existe pas encore ce genre de truc ? s'exclama ma voisine. C'est déjà ce qu'on fait lorsqu'on rencontre quelqu'un : on trouve les points communs, ce qui nous lie l'un l'autre.

— Oui, oui, je sais. Mais quand rien ne te lie à l'autre, mais que tu as voulu y croire et que tu as essayé à tout prix de trouver des points communs et d'entente avec l'autre, lorsque tu réalises enfin que tu te faisais des films et que tu as perdu ton temps, te voilà à nouveau en proie à un sentiment d'échec. À l'opposé, il y a ceux qu'on repère plus rapidement, ces mecs désespérés ou carrément fous qui, dès que tu ne réponds pas dans l'heure, t'envoient trois ou quatre messages à la suite. L'enfer ! »

Les trois femmes éclatèrent de rire, amusées.

Après un silence, elles continuèrent à débattre et à partager leurs expériences autour des sites de rencontres.

J'aurais pu penser que leur discussion était puérile et creuse. Au contraire, j'étais touchée par leur franchise et leur écoute mutuelle, je réalisais que j'étais passée par là, comme elles, vers la trentaine. Cette envie d'être en couple, de me « caser » et de trouver ma moitié.

Avec l'âge et le recul, je jugeais de moins en moins les autres. J'avais appris que, finalement, on ne choisissait pas grand-chose dans sa vie. Qu'il fallait identifier les moments de changements et s'y accommoder, allant parfois à contre-courant de ce qui nous aurait été dicté. J'avais vécu de façon bohème et peu structurée, jusqu'à tomber enceinte à l'âge de

36 ans. C'est à ce moment-là que j'avais enfin eu l'impression de prendre mon destin en main. Nous étions deux à présent et j'étais consciente que si je ne prenais pas soin de moi, un autre être, mon enfant, en souffrirait et serait en danger.

À 53 ans, je me sentais assez libre et heureuse dans ma vie de maman solo avec ma fille à mes côtés. Nous avons la plupart du temps une bonne entente et étions bien entourées de quelques amis proches et d'une partie de la famille encore aimante. Si je voulais une aventure, je me permettais de la chercher. Une aventure ne voulait plus dire la recherche d'une possibilité d'ébats amoureux. Cela pouvait encore m'arriver, mais ce n'était plus une finalité. En fin de compte, j'aime ma routine, j'en ai besoin et cela me structure. Cependant, par moments, je dois en sortir et me surprendre par des activités inattendues. Même en solitaire, je peux encore me permettre de vivre des aventures. Cette journée à Ostende en constituait une.

Le train ralentissait et entrait en gare. Mes voisines s'étaient levées avant l'arrêt du train. Elles m'avaient souhaité, enthousiastes, une belle journée. Je leur avais répondu, d'un sourire complice.

Une promenade sac au dos à la mer

Jean-René M'Passy

Tous les jours se suivent mais ne se ressemblent pas, dit-on. Par contre, toutes les promenades ne se suivent pas et ne se ressemblent pas non plus. Comme cela ne m'arrive pas souvent, ce jour-là, profitant d'un soleil exceptionnellement généreux, je décidai de faire une virée sac à dos du côté de la mer. Histoire de voir, de constater par moi-même de quoi la mer et ses alentours sont faits.

Un bus, un tram, puis je m'engouffre dans un train en partance pour la mer.

Le bord de la mer immense qui s'offre à moi évoque une scène pittoresque et apaisante, où la rencontre entre la terre et l'océan crée un paysage enchanteur.

La promenade au bord de la mer est une sorte de danse envoûtante entre le murmure apaisant des vagues et le doux caressé de la brise marine.

Le sable doux et chaud que je foule sous mes pieds s'étend à perte de vue, formant une plage invitante. Les grains de sable sont fins et dorés, reflétant la lumière du soleil d'une manière étincelante.

Les vagues viennent lécher doucement le rivage, en apportant avec elles une mélodie apaisante.

L'air salin enveloppe l'environnement, offrant une brise rafraichissante. Les nuances changeantes de bleu de l'océan se fondent avec le ciel, créant un horizon infini.

Le jeu des vagues ajoute une dimension dynamique à cette scène côtière. Certaines vagues sont calmes et délicates, caressant doucement le sable, tandis que d'autres déferlent avec énergie, projetant des éclats d'écume dans l'air. Le ressac constant crée une ambiance apaisante, et le murmure de l'océan devient une mélodie constante.

Flottant sur les eaux, j'observe, émerveillé, des chalutiers, des ferry-boats, et plus loin au large, des navires de croisière, des navires offshore, et des voiliers de plaisance multicolores.

Sous ces eaux, j'imagine bien qu'on trouverait naturellement toutes sortes de locataires sous-marins, tels que poissons, crustacés, méduses, céphalopodes, étoiles de mer, etc. dont les plus célèbres ont pour noms baleines, phoques, dauphins, crabes, homards, crevettes, et sans oublier les fameux cabillauds, morues, maquereaux, soles, et tutti quanti.

Au-dessus de ce spectacle, des oiseaux marins survolent la mer, ajoutant une touche de grâce et de liberté. Ô liberté ! Les mouettes planent avec grande élégance, parfois plongent habilement pour attraper sans pitié un poisson distrait.

Leurs cris stridents se mêlent aux bruits de la mer, créant une symphonie naturelle d'une autre sorte. D'autres oiseaux marins, tels que les cormorans, ne s'empêchent pas de s'enfoncer sous l'eau, eux aussi, à la recherche de leur prochain repas.

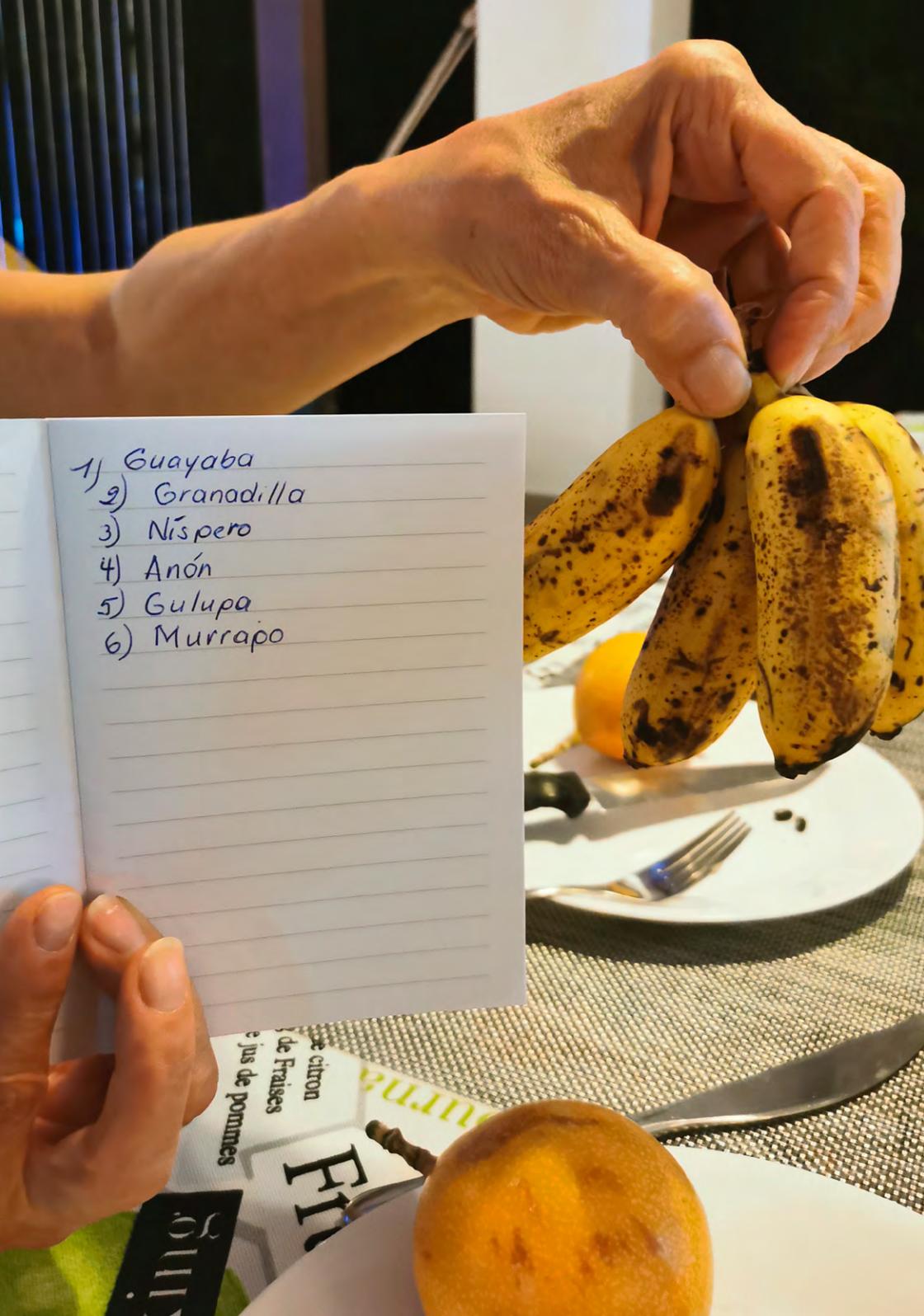
En fonction de leur espèce et de leur habitat, ces oiseaux, à l'instar des êtres humains et autres mammifères, ont développé différentes stratégies de pêche pour s'adapter à leur environnement.

Je n'ai pas besoin et n'ai vraiment pas envie de me transformer en cormoran, ni en pélican, mais je me dis que, si j'en étais un, il me serait plus aisé de me nourrir quotidiennement comme eux, sans frais, sans déboursier un rond, plutôt que de devoir faire les courses dans les supermarchés de la place dont les prix, ô comble de l'exagération ! n'arrêtent pas d'exploser, depuis que, sans crier gare, le covid-19 est venu se mêler de nos affaires.

À proximité de la mer, des arbres de pin majestueux ajoutent une touche de vert à ce tableau marin. Leurs branches ondulent légèrement dans la brise, et l'odeur distinctive de la résine de pin flotte dans l'air. Ces arbres résistants, aux silhouettes élancées, semblent profondément enracinés dans le sol sablonneux, témoignant de la lutte constante contre les éléments marins.

Ces pins créent également des zones d'ombre agréables, invitant à la détente. Les promeneurs qui le désirent trouvent refuge sous leur canopée, écoutant le murmure des vagues, tout en se protégeant du soleil éclatant.

Bref, l'ensemble de cet écosystème côtier offre une expérience sensorielle unique, où les sensations visuelles, sonores et olfactives s'entremêlent pour créer une harmonie naturelle.



- 1) Guayaba
- 2) Granadilla
- 3) Nispero
- 4) Anón
- 5) Gulupa
- 6) Murrapo

Colombie, lieu de sève, lien de sang

Brigitte Janssens

Maria, une très chère amie de longue date, fut notre hôtesse, guide et interprète dans ce voyage en région andine de son pays : l'Antioquia...

Palette de couleurs ?

Sachez que le vert y domine en s'imprimant sur ses montagnes aux pentes abruptes, sur les arbres et les plantes dont la variété impressionne.

Bouquet de senteurs ?

Celles du café titillant nos narines lors de notre passage en région du café où fincas et casas se distinguent par leurs couleurs chatoyantes.

Je connaissais le terme de *casa*, mais *finca*, non. Maria m'apprit qu'il s'agit d'une sorte de maison de campagne, de ferme souvent agricole. J'eus ainsi l'occasion de visiter la *finca* d'un de ses beaux-frères, qui produisait du café, arabica bien sûr. Qualité oblige !

Festin des saveurs ?

Que dire de l'abondance des fruits, d'une variété époustouflante, des fruits qui s'offrent à nos papilles en boissons de toutes sortes, servies au lait ou à l'eau : guanabana, guayaba, lulo, nispero, gulupa, maracuya, curuba, cherimoya, et j'en passe.



Homenaje a los
Cargueros de El Peñol
Escultor:
Efraín Castillo Tascón
Sociedad de Mejoras al Patrimonio
El Peñol, Diciembre de 2011

SALIDA DE
EMERGENCIA

Cadence de rythmes ?

Ceux effrénés d'une circulation intense : les taxis jaunes se frayent un chemin entre vélos, motos, bus, jeeps, sans compter les piétons traversant à la colombienne : oser affirmer sa priorité sur l'automobile de passage.

Source de vibrations ?

Comme celles qui nous surprenent au petit matin en faisant trembler le lit, secousses d'un tremblement de terre, heureusement bref mais assez intense pour m'inquiéter, quelques secondes. En Colombie, la terre vibre !

Mélodie de la musique ?

Aux musiques qui règnent et se font entendre jusque dans les rues s'ajoute celle de la langue espagnole, dont les intonations andines lui confèrent une certaine poésie, et Maria excellait dans ces allers et retours du français à l'espagnol, établissant ainsi des ponts et des liens entre ces paisas et nous-mêmes, dans des rires partagés.

L'histoire des Colombiens ?

Plus précisément des *paisas*, terme revenant fréquemment dans les propos de Maria, soucieuse de préciser que les habitants des régions d'Antioquia et de Caldas sont des *paisas*, différents de ceux habitant d'autres régions, comme les Caraïbes. Ils sont chaleureux, gais, communicatifs, bruyants et curieux de connaître nos impressions sur leur pays. Ce sont des gens vivants qui ont sans doute pu mobiliser toute leur force de vie pour survivre aux chapitres sombres d'une histoire tissée dans le sang et la violence : celle des narcotrafiquants, des paramilitaires, des terroristes, sans compter, bien avant, le joug d'une domination espagnole qui les traita en esclaves.



Nombreux sont-ils à être marqués par les horreurs de ces violences ; par quels chemins ont-ils pu faire face à leur propre souffrance ?

D'autres ont su être suffisamment solidaires pour accueillir la douleur des autres et la mettre en musique, en vers, en peinture. Travail d'artistes.

Est-ce pour contrer cette violence propre à l'homme que l'art se porte bien en Colombie, pas uniquement dans les musées, mais aussi sur les places, comme la place dédiée au sculpteur Fernando BOTERO, et sur les murs ? L'art mural existe jusque dans les petits villages andins, et le passant jouit du plaisir de s'attarder sur ces fresques murales où figurent animaux, plantes, oiseaux.

Oui, la vie reprend ses droits : viva la vida !





COULEURS

Marie-Christine Georges

ROUGE est le sang.

ROUGE est la vie

quand le soleil rougeoit dans l'océan

quand tu pleures des larmes de sang

ROUGE est le sang

quand ton coeur gonfle de plaisir plein.

NOIR est le sang

quand il coule dans le vide, délectation de la vengeance inassouvie à jamais.

BLANCHE est la sève qui s'élanche dans les veines des arbres.

BLEUE est l'eau qui abreuve le lit des torrents.

VERTE est la feuille qui s'accroche pour ne pas mourir.

JAUNE est l'éclat du soleil, père brûlant qui, si trop près, nous perd.

JAUNE est le cri strident de la foule qui s'aliène.

KAKI est le bruit des bottes.

MAUVE est le bébé né dans l'amour de sa mère..... qui s'épand dans son sang et..... meurt.

Couleurs qui se coulent, se tissent dans tout l'univers : les GRIS PERLE, VERT BOUTEILLE, BLEU CIEL, les ORANGE, les ROSE BONBON, NOIR CORBEAU.....

vous nous enveloppez en un fin réseau plein de vie

vous nous fécondez et..... jaillit un bel arc-en-ciel où nous élançer si nous le voulons.

Neige

Véronique Lardo

Sur le trottoir, le bonhomme de neige s'affaissait doucement sous les derniers rayons du soleil. Il avait neigé toute la journée.

Ah, madame ! Dans ma jeunesse, il y avait des Noël's blancs !

Les bruits de la ville, assourdis par la couche blanche, molle et craquante, réveillent des souvenirs chez la vieille dame qui traverse la rue avec des gestes d'équilibriste. Ces pas émettent des crrr, crrr, tellement doux à son oreille. Le tintamarre quotidien a fait place à une douceur inhabituelle pour les oreilles, on entendrait presque un flocon tomber. Moins d'agressifs moteurs, des cris d'enfants surexcités, quelques chiens jappant et bondissant la gueule ouverte pour attraper cette chose étrange et rafraichissante qui tombe du ciel. Même la lumière est différente, une sépia à peine colorée, cette nuance qui donne un aspect vieillot aux photos. L'urbanité quelconque est transcendée par cette blancheur, le béton gris et insipide accroche les flocons qui le peignent d'un velouté inattendu, les sacs poubelles transformés en monticules éclatants, le toit des abribus surmonté d'une couche étincelante, les voitures ont soudain une seule et même couleur, et puis la grisaille des trottoirs et des rues, à présent de la couleur de l'albâtre.

Ce qui est naturellement beau, la neige le sublime encore. Les troncs d'arbres blanchis, leurs branches recouvertes d'une géométrie de poudreuse qui joue les noirs et les blancs comme sur une partition de musique, les buissons ployant sous la masse glaçante. Et le soleil couchant qui s'en mêle, lançant des flammes rouges, roses et oranges sur l'opalescence scintillante. Tout cela s'offre aux regards des passants qui retrouvent, un instant, leur âme d'enfant.

De l'autre côté de la rue, la vieille dame pose son pied où il ne fallait pas, son corps est soudain la proie d'un balancement périlleux, ses mains battent l'air, un petit cri s'échappe de sa gorge. Deux secondes avant la chute, elle atterrit dans les bras d'un homme qui lui tend les siens et ils restent là, accrochés l'un à l'autre, le cri se transformant en rire. La dame retrouve son équilibre, se répand en remerciements auprès de son sauveur qui s'assure qu'elle est stable à présent. Elle s'éloigne, pesant et soupesant la pertinence de chacun de ses pas. Les souvenirs l'assaillent, elle se revoit petite fille, esquiver les boules de neige que son frère lui envoie, dérapier, vaciller un instant et, dans une pirouette acrobatique, se retrouver d'aplomb en riant aux éclats. Cette jeunesse de corps, elle ne la retrouvera plus, celle du cœur, personne ne pourra lui enlever.

Soirée caritative du samedi 2 décembre 2028

Nathalie Rombaux

Bonsoir Mesdames et Messieurs ! Clap clap clap.

Merci à vous tous de nous honorer de votre présence ce soir pour notre magnifique soirée caritative ici, dans le somptueux Taj Rambagh Palace, autrefois résidence des Maharajas de Jaipur. Au milieu de ce faste époustouflant, de cette splendeur architecturale et de l'élégance des jardins qui en font sa renommée, nous vous accueillons cette année dans le joyau de Jaipur, au cœur même de cet impressionnant espace vert préservé qu'est le Central Park de Jaipur. *Clap clap clap.* Merci. *Clap clap clap.* Si d'aventure vous vous sentez l'âme téméraire d'un Indiana Jones et osez vous hasarder au-delà des jardins de ce majestueux palace, attention toutefois aux éléphants... *Ha ha ha... Clap clap clap.*

Je vois que nous avons beaucoup de beau monde dans la salle ce soir... *Ha ha ha...* avec notamment ici des représentants du monde du cinéma, des médias, des arts, mais aussi, là sur ma droite, des représentants des géants de la technologie, des industries pharmaceutique et pétrolière. Et même, caché au fond de la salle, le représentant de la plus grosse compagnie de croisière polaire. Bonsoir Monsieur... *Ha ha ha...* Merci à tous... *Clap clap clap... Clap clap clap.*

Comme vous le savez, et avant que ne commencent les festivités de la soirée, nous avons pour habitude de recevoir une personnalité mondiale-ment connue dont l'association qu'elle représente bénéficiera de la générosité du public. Cette année, nous recevons une personne exceptionnelle par son courage et sa ténacité, une personne qui se mobilise quotidiennement et s'implique de façon remarquable dans des actes pacifiques internationaux contre la détresse des peuples et de notre chère planète. Cette grande dame, que nous allons accueillir ce soir, est venue vous rappeler son projet et récolter un maximum de fonds, afin de poursuivre son combat et garantir un avenir meilleur aux laissés pour compte. Je vous demande d'applaudir Arpad Barta ! *Clap clap clap... Clap clap clap.*

Tandis que le maître de cérémonie se retire de quelques pas et tend le bras vers le côté de la scène, la représentante de l'association GrEAT (Green Entities And Territories) gravit les marches et apparaît au public. Vêtue d'une longue robe noire échancrée, la ligne svelte, les cheveux dorés remontés en un joli chignon sobre, elle s'avance vers le pupitre, la tête haute. Elle toise son public, constitué majoritairement de toutes ces personnes qu'elle exècre dans le monde. L'ombre d'un sourire semble se dessiner sur son visage fermé, elle sait, ce soir, elle va devoir séduire.

Clap clap clap... Clap clap clap.

Bonsoir.

Clap clap clap... Clap clap clap.

Bonsoir à toutes, bonsoir à tous, je m'appelle Arpad. Peut-être trouverez-vous ce prénom masculin peu ordinaire pour moi qui suis une femme, mais rassurez-vous, je n'ai aucun mal à le porter. *L'oratrice sourit.*

Mes parents, soucieux de leurs ancêtres, avaient choisi ce prénom bien avant de savoir si je serais une fille ou un garçon. Pour eux, il était question de bien plus qu'un simple prénom, c'était le souffle d'un renouveau, d'une espérance, d'une vie meilleure.

Dès ma création, ils avaient placé beaucoup d'espoir en moi. Hélas, aux prémices de ma vie, je n'étais pas à la hauteur de leurs attentes, je ne correspondais pas au cahier des charges qu'ils avaient imaginé. Alors qu'ils me souhaitaient rayonnante, ouverte, solaire et liante, j'étais plutôt mélancolique, inaccessible, sombre et réservée.

J'ai passé toute mon enfance au pied du Kékes, point culminant des monts Mátra au nord de la Hongrie. Ce massif boisé était mon terrain de jeux. Toute petite, je courais après les écureuils, j'allais cueillir les baies et

les plantes avec ma Nagymama, ma grand-mère. Elle connaissait toutes les simples et leurs vertus, les gens venaient de loin pour lui acheter ses herbes ou obtenir des conseils. Très jeune, et avec son aide, j'ai réalisé mon premier herbier. La solitude me convenait bien, je profitais chaque jour davantage des merveilles naturelles qui m'entouraient. En grandissant, j'allais toujours plus haut, toujours plus loin, toujours plus longtemps dans cet environnement préservé et sauvage.

L'adolescence fut pour moi une période très riche de ma vie. Je vivais la montagne, je l'aimais, je la vénais presque et je grouillais d'idées pour la préserver. J'avais tant entendu mes grands-parents, comme leurs parents avant eux, se plaindre du tourisme dévastateur, des projets immobiliers présomptueux de construction de villages d'hiver avec leurs multitudes de remonte-pentes, d'utilisation de chasse-neige à outrance, d'implantation de parkings géants, de bruit, de pollution... La montagne allait disparaître, la montagne n'appartiendrait plus aux animaux sauvages, la montagne ne nous offrirait plus toutes ses plantes spontanées, ses plantes soignantes. Je devais la protéger.

À l'âge adulte, j'ai quitté ma campagne pour commencer mes études supérieures à la ville. Brutalement, j'ai été confrontée à un monde différent, bruyant, rapide, pressé, envahissant. Après quelques mois d'adaptation et de découvertes, j'ai compris que ce monde pourrait être utile à ma cause. Progressivement, je me suis intéressée aux activités que proposaient les différents cercles de la faculté. J'ai intégré le pouvoir des réseaux, de la socialisation à outrance. Tout en moi était nouveau. Plus je m'ouvrais, plus je rayonnais. Plus je me liais, plus je devenais solaire.

En quatrième année de mon cursus en management environnemental, j'ai rencontré Enya qui était venu suivre les cours en Erasmus pendant quatre mois. Directement, nous avons sympathisé, nos histoires étaient fort semblables. Comme moi, Enya ne portait pas le prénom de son genre. Comme moi, Enya portait la pression de ses parents et de ses anciens. Comme moi, Enya était motivé à protéger le monde. Avec son caractère bien trempé et son charisme envoûtant, Enya a monté un groupe

de soutien aux entités vertes exposées. Je lui ai parlé de mon désir de secourir les monts Mátra dans le massif des Carpates. Nous étions sur la même longueur d'onde, mon projet l'intéressait.

Nous avons commencé à recruter. En deux semaines, nous avons rassemblé deux cents personnes à notre cause. C'était bien insuffisant, nous voulions aller plus loin. C'est à partir de ce moment que nous avons publié des *posts* sur nos réseaux sociaux. Très vite, ils ont été relayés par toute une communauté de connectés engagés. Notre mouvement grandissait, se consolidait et se propageait dans toutes les directions telles des racines traçantes s'enchevêtrant. Nous avons mis au point notre première marche. C'était impressionnant, c'était planétaire.

L'oratrice semble perdue dans ses souvenirs. Après un court silence, elle reprend...

Après cette première réussite, Enya et moi nous sommes installés ensemble. Nous avons terminé nos études respectives en parallèle de nouvelles manifestations d'envergure, nous nous sommes mariés. Depuis trente ans, nous arpentons la planète pour soutenir cette nature qui nous a tous accueillis et que trop souvent nous oublions de respecter. Malheureusement, pour des raisons de santé, Enya n'a pu se déplacer pour être auprès de vous aujourd'hui. Son état s'étant d'ailleurs encore dégradé, nous avons été obligés d'annuler son intervention en visiophonie.

L'oratrice est émue, ses yeux s'embuent, la salle retient son souffle...

L'oratrice inspire et poursuit son discours...

Vous ai-je dit qu'*Arpad* est un nom hongrois oublié qui signifie 'graine' et qu'*Enya* est la traduction anglaise du prénom irlandais *Eithne*, qui signifie 'grain' ? »

Petit sourire au coin des lèvres, Arpad continue.

De nos deux graines, nous sommes fiers aujourd'hui d'avoir consacré notre vie à créer cette forêt d'hommes et de femmes qui, comme nous,

croient aux valeurs ancestrales et au respect de notre planète.

Aujourd'hui, je vous fais part de l'urgence d'agir pour la planète, de l'urgence de combattre la destruction de votre environnement, de l'urgence de préserver les ressources, de l'urgence de respecter les entités vertes et les territoires. Oui, je vous demande, à vous, Mesdames et Messieurs, les privilégiés, les nantis, je vous demande instamment d'arrêter de paraître, de briller, d'usurper, de mentir, de salir, de gaspiller, de pomper, de ruiner, de détruire.

La planète a besoin de vous, de votre notoriété et de vos moyens pour enrayer cette marche inexorable vers notre destruction programmée. Seuls vos actes pourront faire pencher la balance et, avec eux, attirer les foules à vous suivre dans cette volonté de sauver notre monde, les entités vertes et les territoires.

Mesdames et Messieurs, au nom de l'association GrEAT, je vous remercie de m'avoir accueillie et écoutée jusqu'au bout. J'espère du fond du cœur que vous serez généreux en cette période de fêtes et que vos actions positives s'intensifieront et feront des émules dans les prochaines années. Tous vos dons iront à notre association qui se mobilise jour après jour pour le bien-être du monde et pour la création de projets de sauvegarde et de valorisation des entités vertes exposées.

Merci à toutes et à tous.

Clap clap clap... Clap clap clap.

Clap clap clap... Clap clap clap.



Chaussée d'Ixelles

Marie-Christine Georges

Chaussée d'Ixelles, de la place Flagey au 13 rue Mercelis - ScriptaLinea
fête ses 10 ans -

Titre poétique s'il en est
Tout un poème (ton ironique)

Elle vaut le détour, cette chaussée ! Croyez-moi !
Plus besoin d'aller en vacances.
Dépaysement garanti :

Vous partez de la place Flagey toute illuminée de Noël, bruyante à souhait
et vous montez.

Avec audace, vous prenez le boyau de la mort, tentacule de la nuit, petits
trottoirs glauques aux réverbères épars et aux pavés luisants de pluie.

Vous regardez.

Tout en vous est aux aguets.

Vous expérimentez à tout crin.

Bref ! Revenons à moi, déjà dessus, paumée jusqu'à l'os, comme aux
pires moments de ma jeunesse, la honte. Seule dans l'errance, trajet des
SDF, des sans-papiers venant de leur désert brûlant.

Vous me direz : « Pourquoi aller toute seule par là ? »

C'est vrai, je ne vous dis pas tout : ma passion pour les trouvailles.

Or, une amie m'avait parlé d'un magasin de seconde main miraculeux
« Chaussée d'Ixelles près de la place Flagey », mais où ???

Une première lueur dans la nuit : « Les Petits Riens ». J'entre. Atmosphère
un peu beaucoup crado...

Prix à l'avenant.

J'avise une veste pour mon mari – 98 €.

J'ai l'œil, comme on dit.

Finalement, sortie avec une petite culotte Disney à 0,5 €, trop petite à
l'usage.

Puis, eurêka, le fameux magasin recherché.

Une montagne de chaussures s'appuyant à la vitre et surnageant, des
Converses jaunes, magnifiques à 25 €. Ouf, trop petites.

Un monsieur adorable enfoncé derrière sa caisse... mais trop de choses,
trop de monde. Indigestion garantie.

Sur le trottoir de gauche, une autre lueur. Qu'est-ce que c'est ? Des
vêtements roses, bleu ciel, alléchants, très beaux, chicos.

En fait, un magasin à vocation sociale.

Et enfin, à la lisière du monde habité, au-dessus de la porte, une
inscription : « Ici, on vous offre l'infini. »

J'entre, bien sûr, et c'est vrai ! C'est le paradis !

Je ne vous en dirai pas plus. Allez voir !

Ouf, je suis arrivée en haut de la montagne, place Fernand Cocq, au cœur
du chaudron de la sorcière, du volcan plein de feu et de bruit comme en
bas.

Rue Mercelis, 13 - ScriptaLinea fête ses 10 ans -

Une grande porte.

Courageusement, j'entre. Personne.

Si ! Après un tournant, une table et deux personnes assises derrière,

toutes droites. Ciel ! Un tribunal ? Des juges ? Il faut dire que je suis encore sérieusement atteinte, toujours sous l'emprise de mes chimères. ... Mais non voyons. C'est Jean-René et une dame aux cheveux roses.

Tout va bien !
Je reçois le pass.
J'entre dans la salle.
La fête va commencer.

N.B : Ce 10 mars, je suis retournée chaussée d'Ixelles. Je n'ai rien reconnu.

Il n'y a pas de réverbères.



Sur un mur de briques rouges

Élysabeth Loos

« Free Palestine », l'inscription avait fleuri en lettres blanches sur un mur en briques rouges de mon quartier. Je l'ai découverte alors que j'avais encore les oreilles bourdonnantes des informations matinales. Un cri s'échappait des briques. Je me devais de l'entendre, mais je décidai d'y rester sourd. Je n'avais pas le temps, j'étais déjà en retard !

J'allongeai le pas pour traverser et atteindre le trottoir d'en face, quand je réalisai que j'allais devoir passer devant l'inscription. Mon imagination galopante y avait peut-être vu un sniper embusqué. J'envisageai aussitôt de gagner le trottoir d'en face. Tout ça pour une poignée de lettres blanches... Ridicule !

Je traversai comme prévu pour me retrouver face au mur badigeonné. C'était à n'y rien comprendre. J'étais scotché. Je contemplai le graphisme maladroit comme un commissaire-priseur préparant une vente aux enchères. Je notai l'agencement des lettres sur le mur. Le graffiti couvrait presque toute la hauteur et la largeur du support. C'était une fresque monumentale ! Le tracé général manquait d'assurance, mais pas d'efficacité. Chaque lettre vibrait comme si elle avait été tracée sur la surface mobile d'une pièce d'eau. L'ensemble semblait malgré cela ancré dans le réel.

L'auteur avait sans doute agi avec la peur d'être surpris, poussé par une nécessité intérieure que je ne partageais pas. Tracer de telles lettres, c'était prendre position, choisir son camp, privilégier une victime plutôt qu'une autre. J'étais incapable de cela et admiratif. Au fond de moi, je comprenais l'urgence épidermique à badigeonner les murs. Ne fût-ce que pour effacer l'amertume des horreurs qui s'infiltraient chaque matin dans mon café. Mais l'action directe, ce n'était pas pour moi. Trop introverti, trop arrangeant, trop mou peut-être ?

Je me dépêchais comme si j'allais faire une mauvaise rencontre. Personne ne me suivait. Le trouble était intérieur. Je venais de me prendre une balle perdue dans un combat qui se déroulait à plus de trois mille kilomètres de chez moi. Et si je trainais encore, j'allais à coup sûr manquer mon bus. Ce qui m'imposerait d'attendre le suivant et m'exposerait à un retard fâcheux. Une voix, encore une, me criait : « Ça va pas non, t'as pas honte ? »

Un slogan pouvait-il jeter un pont entre un humain planqué et un humain pris en étau entre des forces hostiles ? Il n'y avait pas de bonne réponse à cette mauvaise question. Des images d'hôpitaux bombardés, d'écoles saccagées, des enfants réfugiés sous leurs bancs, le cartable sur la tête comme un bouclier... Je ne pouvais qu'être solidaire et pourtant, je n'agissais pas.

J'avais atteint la première intersection de mon parcours pédestre et j'étais condamné à traverser ce pont invisible. Je sentais un lien entre la souffrance de ces inconnus et mon impuissance, mais je ne savais qu'en faire. J'étais englué dans le sentiment coupable que l'inscription avait déposé en moi.

J'étais à un nouveau carrefour, l'intersection banale de deux rues banales dans un quartier banal dans la capitale d'une Europe largement préservée. Une voiture était en approche. Je n'enregistrai pas ce signal et je poursuivis mon chemin en me reprochant mon incapacité à adopter un point de vue tranché. Je devais marcher pour sortir du trouble et attraper mon bus.

Tout point de vue était pour moi nécessairement tronqué. Il était impossible de tenir compte de l'infinie multiplicité des éléments qui menaient à un conflit. Certains éléments pesaient plus que d'autres. D'où le nœud gordien de mes pensées.

Il y avait dans ce conflit — dont je ne percevais qu'une clameur lyophilisée — un agresseur et un agressé. Le choix était évident et pourtant je le refusais. J'allais assister impuissant à un génocide et je m'emmêlais les pinceaux entre des concepts aussi divers que variés.

La voiture s'engagea à son tour dans la rue et écrasa sans ménagement les qualificatifs qui me venaient à l'esprit : état oppresseur, état terroriste, état génocidaire, victimes civiles et innocentes. Au coup de klaxon, je remontai précipitamment sur le trottoir ! Les grands mots gisaient dans le caniveau. Je cherchai à identifier leurs dépouilles. Je ne vis bien évidemment que la noirceur de l'asphalte.

Je traversai et m'engageai dans la petite rue en prenant grand soin d'éviter de lever les yeux vers d'autres façades. D'autres inscriptions auraient pu m'y sauter au visage ! Je réalisais à quel point je vivais plus dans ma tête que dans mon corps. Ténor à l'Opéra national depuis de nombreuses années, j'étais pourtant aguerri à des techniques respiratoires et je savais qu'il n'y a pas de chant sans engagement physique. Pourquoi, au moment d'engager mon humanité, mon corps battait-il en retraite ? Mon cœur palpitait à l'idée d'être pris en faute, mes pas étaient incertains, presque enfantins.

Une question m'obsédait. Qu'est-ce encore à notre époque que quelques milliers de kilomètres ? Cette distance, rendue caduque par les informations qui ne cessaient de nous parvenir, abolissait-elle ma responsabilité ? L'inscription venait brutalement de me rappeler que je devais m'impliquer émotionnellement pour des hommes et des femmes qui vivaient loin de moi. Tout cela alors que le répéteur de l'Opéra ne tolérait aucun retard. Est-ce que j'étais en train de mourir de trouille ?

Le peintre inconnu avait visiblement réussi à me coller au mur de mon... Non ! Je n'étais pas indifférent. Je n'étais pas indécis. J'étais pétrifié ! L'abribus était en vue et je me demandais qui pouvait bien être ce diable de Picasso. Nous n'avions rien en commun, c'était évident. Il était porté sur l'action alors que moi j'intériorise, je théorise, je cérébralise. Bref, je complique tout. Picasso devait être svelte, souple et impulsif. Je pense même qu'il devait pratiquer la boxe thaïe.

Picasso avait agi alors que j'en étais encore à analyser ce qui pourrait mettre le bus miraculeusement en retard et m'éviter la tempête dans un

verre d'eau de mon répétiteur. J'espérais un bus aux pneus mal gonflés, un landau renversé au passage piéton, un feu rouge en panne.

Le bus venait de me filer sous le nez! Je n'avais qu'à m'en prendre à moi-même. Je n'étais pas homme d'action. J'étais juste un couard parmi d'autres. Un couard plus préoccupé par l'amertume de son café que par l'odeur de la poudre qui endeuille le monde à trois mille kilomètres! Mon retard était inévitable. Il ne me restait plus qu'à me trouver une excuse valable pour le justifier. La balle! La balle perdue. Même dans une maison vouée à l'art, ça ne marcherait pas. Je m'assis perplexe.

J'eus très vite l'impulsion de me lever. Je sentais comme un pont se construire entre Picasso et moi. Un pont fraternel, genre : « Tu as fait un pas, j'en fais un. » Il m'avait touché. Il m'invitait à me libérer de ma couardise. Mieux que ça, à être un homme debout. Il est possible de construire des ponts sans brique ni béton. Des ponts vaporeux. Je l'avais, mon excuse : j'avais un pont à construire entre moi et Gaza, entre moi et les victimes de ces guerres qui rongeaient l'humanité comme une infâme vérole.

Je fermai les yeux. L'asphalte se soulevait sous mes pieds. L'abribus chancela un moment et se stabilisa. La petite dame qui s'y trouvait assise chancela et retrouva aussitôt son équilibre. Elle me regardait avec insistance et beaucoup de confiance. Sous nos pieds, le soulèvement se poursuivait. Nous étions pris dans un mouvement tellurique d'une infinie puissance et d'une retenue totale.

Je compris alors que j'étais sur l'arche d'un pont et que je surmontais une rivière. Sous nos yeux ébahis, l'onde roulait, se décomposait, se recomposait. Le spectacle était à la fois familier — qui n'a jamais regardé une rivière? — et totalement inédit. Il y avait, sous cette eau, un courant fort et puissant. Têtu, aussi.

Autour de nous, la ville avait disparu. Les voitures, les landaus, les feux rouges, les murs, il ne restait rien. Rien que le souvenir tenace de Picasso et de sa fresque. Avoir été touché plus qu'irrité par la lourdeur d'une

information me permettait de renouer avec une fraction de mon humanité. Je regardais l'onde sous le pont. Cette eau qui courait là où je ne pouvais aller et je sentis monter en moi un chant.

Ma voix connaissait le chemin. Je musais des fragments du « Chant des oiseaux » de Casals, c'était lent et langoureux. Je ne chantais pas réellement des notes, juste des « hum hum ». L'air dans mes poumons emportait tout sur son passage, mes peurs, mes doutes. Ma voix ne m'appartenait plus, elle était l'onde, le courant qui roulait, se décomposait, se recomposait. Elle était le pont entre eux et moi. Ma voisine applaudit.

Je réalisai que je venais de muser à voix haute dans un abribus désert. Le bus, mon bus matinal, était déjà loin. Mon retard était désormais inévitable. J'entamai un nouveau mouvement de ce chant de révolte. Rien ne pouvait plus m'arrêter. J'étais ce flot qui cherchait son chemin dans la souffrance des autres. Je n'avais eu besoin que de la ressentir pour me laisser porter sur la puissance des flots. J'eus même l'impression que ma voix épousait l'eau. J'étais en elle, elle était en moi.

Le bruit discordant d'un autre bus me sortit de ma rêverie. La petite dame monta. Juste avant de s'y engouffrer, elle me tendit son cabas. C'était un petit panier en osier, avec deux poignées en corde un peu usées. À l'intérieur, un pot de peinture blanche et un pinceau large. Picasso venait de me passer le flambeau. Je montai à sa suite.

Différence

Nathalie Rombaux

15h00. Gil se prépare pour l'émission télévisée de ce soir. Tant d'années qu'il attend ce moment où les mots pourront enfin être dits. Même s'il souhaite garder l'anonymat, le sujet risque de secouer les mentalités. À l'aube du XXI^e siècle, les prémices de changement seraient déjà une victoire.

Aujourd'hui, c'est encouragé par sa fille et ses amis qu'il se lance dans cette croisade.

Le chemin sera long et parsemé d'embûches, Gil le sait et veut participer à cette évolution pour garantir le bonheur des générations futures. Son expérience va l'aider à mener ce combat auprès des jeunes en recherche d'identité.

À l'automne dernier, Gil a contacté le présentateur de ce programme à succès qui interpelle le public, toutes générations confondues, et fait trembler les valeurs de nos sociétés patriarcales. Chaque *prime* rassemble des millions de téléspectateurs devant le petit écran et est relayé par d'innombrables débats télévisés et articles de presse très houleux. Les réseaux sociaux s'emparent également des sujets traités dans ce talk-show, entraînant avec eux des duels de générations, de religions et de philosophies.

Le déclic, Gil l'a eu après la lecture de cet article dans la gazette locale classé dans la rubrique des faits divers :

Les corps sans vie de deux jeunes gens battus à mort cette nuit ont été retrouvés derrière une cabane de chantier dans une ruelle sombre du centre-ville. À l'heure où nous écrivons ces lignes, la police ne connaît pas les raisons de tels actes de barbarie et assure qu'elle mettra tout en œuvre pour retrouver le ou les coupables. Le chef de police présente ses condoléances aux familles des victimes.

Tant d'émotions ont surgi en Gil. D'un coup, tout son passé lui a explosé au visage. Pour lui, aucun doute, ces jeunes ont été sauvagement battus parce qu'ils étaient différents.

Après tant de batailles intérieures pour trouver sa place parmi les siens et donner le change en public, Gil s'est enfin décidé à élever la voix pour que cessent ces injustices.

En attendant les quelques heures qui le séparent du générique de l'émission, Gil se souvient de ses expériences et de sa vie. Sans l'aide de ses deux premiers amis d'infortune, alors aussi cabossés que lui, Gil sait qu'il ne serait plus là aujourd'hui. L'horreur, la haine et le rejet de ses parents reviennent à ses yeux comme un boomerang. Tant d'incompréhensions et de disputes, tant de reproches et de sous-entendus parce qu'il gâchait leur image au regard des autres, alors qu'il n'était coupable de rien, si ce n'est d'être différent.

Grâce à ses amis et à ses rencontres multiples qui ont jalonné sa vie, Gil a pu doucement se construire. Aujourd'hui, il peut compter sur le soutien d'une trentaine d'amis et de sa fille. Tous l'encouragent dans sa volonté au changement.

Gil sent leur fierté, la puissance qu'elle dégage et qui le porte. Il sait qu'après son intervention télévisée, il ne sera plus le même. Il sait qu'il ne sera plus seul.

Nés tout nus

Luc Demol

Peu avant la naissance, Marie ne savait toujours pas comment le bébé allait naître. Elle n'avait jamais osé le demander à sa mère. Elle ne savait pas comment formuler sa question et probablement que sa mère n'aurait pas su comment lui répondre. Elle retournait cette interrogation dans son esprit et avait imaginé que le bébé allait naître par son nombril. En y regardant de près, celui-ci dissimulait une espèce de bouton de chemise. Il suffisait donc de trouver le moyen adéquat de le déboutonner pour ouvrir son ventre et donner naissance au prodigieux bébé.

Pour être sûre de cette hypothèse, trouvant enfin les mots adéquats, elle osa formuler la question à Sœur Marie-Albert, la sage-femme (dans tous les sens du terme) qui allait mettre le bébé au monde. Celle-ci, sans se troubler et avec son entrain habituel, lui répondit tout de go ce qui semblait être pour elle une évidence : « Ben, il sortira par où il est entré ! »

Marie n'était pas plus avancée... Elle avait bien une petite idée, mais n'était pas trop sûre de son exactitude. Elle n'allait quand même pas demander des détails aussi scabreux, surtout à une religieuse ! Et comment formuler sa demande avec des mots qui n'étaient pas interdits ?

Ce qui est certain, c'est que je suis bien né ! Bon pied, bon œil, puisque je suis encore là ! Des photos prises à l'hôpital, peu après ma naissance, en témoignent : beau sourire dans les bras de maman, layette et bonnet tricotés main, berceau à dentelles, etc., etc. Mais jamais, au grand jamais, personne n'a évoqué ma naissance proprement dite, ni surtout le fait que je sois né tout nu, comme beaucoup d'autres nouveau-nés de par le monde ! Comme tout le monde, en fait !

C'était comme un secret qui échappait à tous, ne laissant aucune trace de cette histoire partagée par quelques femmes qui connaissaient alors la vérité. Certaines se taisaient... D'autres se libéraient peu à peu... Le silence et la prudence semblaient rester de mise. Il fallait se taire, ne le dire à personne ! On ne savait pas ce qui pouvait arriver : il fallait que le mystère persiste... Quelque temps du moins... Jusqu'à aujourd'hui, enfin !

La dame du voyage

Jean-René M'Passy

Marie-Louise, la plus belle fille de mon village, selon moi, était une fille épanouie, bienveillante et sympathique avec tout le monde. Cependant, on parlait souvent dans son dos, les mauvaises langues prétendaient qu'elle ne se prenait pas au sérieux.

Beaucoup de ragots se racontaient sur elle, et certains pourraient inclure des spéculations sur sa vie amoureuse et des rumeurs, peut-être inventées de toutes pièces, sur son passé que l'on prétendait sulfureux.

Depuis qu'elle s'est mariée avec Jean-Baptiste, le fils du charpentier, la miss du village affiche un look plutôt resplendissant.

Lorsqu'il rencontre cette fille, il comprend tout de suite, qu'elle est la femme avec qui il souhaite passer le reste de sa vie. Dans son esprit, c'est un moment de clarté et de certitude où il reconnaît en elle son âme sœur, celle avec qui il désire partager tous les aspects de son existence.

Les deux tourtereaux semblaient bien se comprendre, ils s'entendaient comme larrons en foire, et n'ont pas jugé nécessaire de faire durer le suspense, de prolonger davantage les fiançailles avant de passer aux choses sérieuses.

Il est vrai que, très souvent, le matin en se rasant devant le miroir, le gars se disait : « Mais pourquoi chercher midi à quatorze heures quand on a trouvé la femme de sa vie, quand on a enfin trouvé chaussure à son pied ? Ne dit-on pas : « Quand le vin est tiré, il faut le boire » ?
Eh oui, quand le vin est tiré, il faut le boire.

De fil en aiguille, les jours, les semaines passent, puis arrive le jour J, le jour tant attendu, le jour de se dire oui, le jour où les deux familles se sont mises sur leur 31, le jour où les organisateurs des festivités tant attendues ont mis les petits plats dans les grands pour que cet événement imprime une empreinte spéciale et mémorable dans les annales de l'histoire familiale.

C'était vraiment la fête au village : les enfants, les adolescents, les jeunes et les moins jeunes ont bu, mangé, roté, et dansé à qui mieux mieux jusqu'à l'aube.

On n'a pas oublié les personnes fragilisées par les vicissitudes de la vie : les malvoyants, les malentendants, les personnes à mobilité réduite et les autres n'étaient pas en reste, puisqu'ils se sont tous laissés emporter dans le tourbillon irrésistible de la fiesta, au rythme de la rumba congolaise.

Après la fête, la vie reprend son cours normal, la vie du couple Jean-Baptiste et Marie-Louise également.

Entre-temps, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts, jusqu'au jour où la jeune dame dit à son mari, d'une voix triste, qu'elle veut se rendre dans sa famille pour visiter sa mère malade.

— Mais depuis quand ma belle-mère est-elle malade ?

— Oh, chéri, tu sais, ma mère n'a pas eu beaucoup de chance dans la vie. Elle jouit d'une santé précaire et, ces derniers temps, son état de santé a empiré.

Avec l'accord de son mari compatissant, elle prend le train jusqu'au fameux village de sa mère où elle passe une semaine.

Le jour de son retour, son mari va la chercher à la gare et, chemin faisant, Marie-Louise, qui a ramené beaucoup de provisions pour la maison, fait le compte rendu de son séjour auprès de sa maman malade, car son mari est impatient de tout savoir.

Elle dit que sa mère était très malade, qu'elle a dû l'emmener au centre de santé du village où un traitement adapté lui a été prescrit.

Maintenant, dit-elle, maman se porte un peu mieux, mais elle a insisté pour que je retourne auprès d'elle la semaine prochaine. Je suis très inquiète pour maman, ajouta-t-elle avant de fondre en larmes.

— Ne t'en fais pas trop pour maman, lui dit son mari d'une voix douce, rien de grave ne lui arrivera.

Une fois le couple arrivé à la maison, le mari demande à sa femme d'aller à la cuisine ranger les provisions. La miss entre dans la cuisine, et là, surprise : elle se trouve en face de sa maman, en chair et en os, elle était occupée à préparer le repas.

Sa mère est arrivée chez eux le jour où Marie-Louise est partie en voyage, le jour où elle est partie prendre l'air, on ne sait où.

Tricot

Véronique Lardo

Elle tricotait. Sans se soucier du mari grincheux, de l'adolescent vindicatif et hargneux. Le chat sur ses genoux, elle tricotait. Rien ne pouvait la distraire de ce rituel du soir, après le dîner, après les tâches accomplies, elle se posait dans le fauteuil, prenait son dernier ouvrage, attendait que le chat fasse son nid au creux de ses genoux, et tricotait. La pelote de laine se dévidait lentement ou vite selon la complexité de l'ouvrage. Elle n'hésitait pas sur la difficulté, sa dextérité n'était plus à prouver. Le fil de laine, souplement passé autour de son doigt, glissait et exerçait un petit frottement familier, à la limite de l'agaçant, sur la peau de son index rendue plus lisse par la pratique intensive de son art. Elle privilégiait les fibres naturelles, pas d'acrylique ou autres fibres synthétiques. Son mari lui reprochait souvent ces dépenses qu'il jugeait futiles. Elle lui avait pourtant fait de nombreux pulls, écharpes, gants, bonnets au cours de leur long mariage. Son fils également avait bénéficié de son savoir-faire. À présent, suite à la découverte du dernier pull roulé en boule au fond de son armoire, elle avait renoncé.

Depuis peu, devant leur manque d'enthousiasme pour ses ouvrages, elle tricotait pour une voisine qui avait des enfants en bas âge. Cependant, face au rythme soutenu de ses créations, celle-ci lui avait gentiment dit qu'elle ne pouvait plus en accepter. Elle soupira profondément et une maille en profita pour filer. Elle la rattrapa avec habileté. Lâchant une minute ses aiguilles, elle considéra son mari endormi devant la télévision et sortit de sa poche un petit papier qui avait été manipulé à de nombreuses reprises, plié en quatre, froissé et décoloré dans les plis. Elle le relut pour la énième fois. C'était tentant, mais qu'en penserait Jean ? La fin des inscriptions était dans quelques jours. L'annonce disait : « tous niveaux ». Les aguerris apprendraient aux autres. N'était-ce pas l'occasion de mettre son engouement au service de débutants ? Elle s'imaginait bien dans ce rôle de passeuse de talent.

Jean et Benjamin considéraient le tricot comme un passe-temps de vieille femme désœuvrée et recevaient ses présents avec indifférence. Depuis la fermeture de l'entreprise qui l'avait employée durant trente ans, elle n'avait rien trouvé de mieux pour s'occuper, et ce qui était au départ un refuge contre l'ennui était devenu une véritable passion. Entremêler les fils, les couleurs, rechercher les points les plus difficiles, diminuer, augmenter, assembler, et voir que de ses mains pouvaient émerger des créations qui habillaient les siens la remplissait d'une énorme fierté. Elle scruta encore la photo sur la publicité. Une salle lumineuse, un tapis et des coussins sur lesquels étaient assises huit femmes souriantes, toutes attelées à un ouvrage, un tas de pelotes de laine de toutes les couleurs au centre de leur cercle, les fils se tendant de l'une à l'autre. Cela lui parlait. Un soir par semaine, ce n'était pas la mer à boire, non ? Ce qui l'ennuyait dans sa pratique, c'est justement qu'elle était solitaire. Pour elle qui avait toujours travaillé en équipe, c'était un vrai manque. Elle approcha encore le papier de ses yeux. Les participantes paraissaient de différentes générations. Depuis le départ de sa fille, avec deux hommes à la maison, elle avait l'impression de parler aux murs. Jean, toujours épuisé, et Benjamin, toujours agacé, impossible d'avoir une conversation, de partager des inquiétudes, de rigoler, de se montrer complice. Quand elle travaillait, ses collègues étaient devenus ses amis. Ils étaient restés en contact après la faillite, mais au fil des années, le lien s'était rompu. Cela avait été un véritable deuil, qu'elle n'avait pu partager avec personne. Elle tritura le bout de papier, jeta encore un coup d'œil à son mari toujours assoupi. Elle leur préparerait un plat à réchauffer, voilà tout. Il râlerait quelques jours et ensuite, il serait sans doute soulagé de pouvoir s'endormir en toute impunité devant les programmes du soir. Il était trop tard pour téléphoner. Elle déposa son ouvrage, souleva le chat qui émit un feulement et le déposa à terre. Elle alluma l'ordinateur, tout en gardant Jean à l'œil, tapa l'adresse e-mail dans l'espace prévu à cet effet et rédigea sa demande en quelques mots. Il fallait attendre la réponse, maintenant, sans doute demain, espéra-t-elle. Elle se leva et alla s'asseoir près de son mari, posa la main sur la sienne, il ne se réveilla pas. Elle le secoua très doucement,

il ouvrit les yeux et deux plis apparurent au-dessus de son nez, lui donnant cet air courroucé qu'il affichait désormais en permanence. Lequel d'entre eux s'était éloigné de l'autre ? C'était étrange comme ce petit e-mail qu'elle venait d'envoyer avait soulevé la chape qui plombait sa vie depuis si longtemps.

Je ne dors pas

Marie-Christine Georges

Je ne dors pas !

Tout d'un coup, des pensées déboulent en flot, comme venant d'un lieu englouti.

Elles crient des mots, des phrases.

Elles grondent des 1000 voix de la vie de mes ancêtres et de la voix de ma déjà longue vie à moi, celle-là.

Elles grondent, magma bouillonnant qui cherche à sortir en geyser enfin audible.

Elles disent, oui, mais se bousculent, se poursuivent comme le font les petits, lâchés dans la cour de récréation.

Hé, je veux dormir !

Taisez-vous !

Mais tout compte fait, si je prenais vite un bic pour écrire ce que je peux attraper au vol ? Leur demander avec douceur : « Mettez-vous donc ensemble, mettez-vous en rangs, voulez-vous ? »

Hep ! Non pas toi. Tu es vraiment trop remuant. Rentre !...

Aidez-moi car, Bon Dieu, c'est parfois bien difficile d'écrire quelque chose de bien ficelé, comme on dit.

Ah ! J'entends ! Redites un peu. Me parleriez-vous des liens ?

Ça y est ! J'écris. Ils coulent de source.

- Cordon ombilical qui relie la mère et l'enfant, mais qui doit être coupé, comme l'amour humain d'ailleurs, pour être viable.
- Lien dévorant, pareil à une bête immonde, dragonne insatiable, lien qui enserre, étouffe.
- Le lien de tendresse qui délivre.
- Racines ténébreuses, voraces, mais qui nous relient à la terre et nous nourrissent.
- Corde qu'on noue pour se pendre ou pour amarrer un bateau.
- Lien ténu qui se nourrit à la paille.
- Liens distendus, en pointillés ; liens perdus.
- Lien rétréci comme un cordonnet rabougri.
- Liens qui se cherchent et passent à côté.
- Liens qui s'entremêlent et éclatent.
- Liens qui pourraient être heureux mais se tordent.
- Et... et... et...
- Et les liens miraculeux qui jouent les lettres en mots et nous expriment.

Chut ! Faisons silence en nous pour sentir « l'âme du monde » qui nous enlace.

Maintenant, ça suffit ! Je dors.

Dans les plis de l'hiver

Élysabeth Loos

Ô toi, mon cauchemar-lierre
Tu t'enroules autour de mes nuits
Tu étouffes mon sommeil

Je m'éveille
Chouette chevêche aux yeux ronds
Ouverts sur l'absence

Rien n'est plus
Ni amour, ni chagrin

Rien n'est encore
Ni oubli ni paix

Rien que le papillon rouge de ma colère
Qui s'abîme les ailes dans le fouillis végétal de sa mort
Le jour en pleine nuit
C'est ce qu'elle m'offre

Ô toi, mon cauchemar-lierre
Je ne te survis pas
Tant tu m'enserres
Je ne lui survis pas
Tant il n'est plus

Où roucoule le rêve de lui
Accroché aux ailes
De je ne sais quel papillon de nuit ?

Où coule ma sève vive ?
Même les souvenirs sont taris
Et toujours la chouette qui me dit
Que le printemps est là
Blotti dans les derniers plis de l'hiver

Par la fenêtre

Luc Demol

Il y avait surtout cet hôtel, près d'un village, blotti au bord d'un fleuve bordé de collines verdoyantes, dans le fond d'une vallée très encaissée et dans lequel, suivant ce que j'avais compris, nous allions rester quelques jours. Nous étions arrivés assez tard et, après le repas, contre toutes mes espérances, mes parents m'avaient entraîné très rapidement dans la chambre. Mon matelas était étendu directement sur le sol, le long du mur, juste en dessous de l'ouverture de la fenêtre : il n'y avait sans doute pas de lit pour enfant dans l'hôtel. Maman m'y coucha alors que le soir tombait. Le lit de mes parents était tout proche, juste à côté, au milieu de la pièce, à son emplacement traditionnel, comme à la maison. Fatigués par le très long voyage, ils se couchèrent à leur tour et s'endormirent très vite.

Il faisait tellement chaud que j'avais repoussé le drap dont Maman m'avait recouvert. J'étais sorti du sommeil au milieu de la nuit, réveillé par les ronflements de Papa. Excité aussi par ce premier voyage, je n'étais pas parvenu à me rendormir.

Par la croisée entrouverte, je percevais des bavardages et des rires mêlés aux froissements et aux chuchotements de la vallée, de toutes ces collines, des êtres mystérieux qui semblaient se cacher dans cette sombre forêt, de l'autre côté du fleuve... Ici, sur la rive près du village, les gens s'amusaient jusqu'au milieu de la nuit, dans la lumière artificielle, en oubliant l'obscurité et les démons, tout proches, qui la peuplaient probablement. J'entendais, au rez-de-chaussée du bâtiment, les éclats de voix des autres clients de l'hôtel. Que faisaient-ils ? Rien de tel pour attiser ma curiosité.

Maman et Papa dormaient juste à côté de moi, dans ce grand lit en chêne, haut perché, dégageant, tout comme le plancher, des odeurs de cirage récent. Leur matelas était presque à hauteur de mes yeux, drôlement plus épais que le mien. Sous l'éclairage de la rue, par la lumière qui s'infiltrait

à travers les rideaux et les tentures, je découvrais à peine la silhouette allongée de Maman. Elle était épuisée par le voyage, la découverte de notre hôtel. Papa, que je n'apercevais pas, exténué lui aussi, ronflait très bruyamment, comme à son habitude. Dans un tel vacarme nocturne, un tel tumulte quotidien, comment Maman pouvait-elle dormir ? Sans doute l'habitude...

À quatre pattes sur mon matelas, je m'approchai de la fenêtre pour mieux voir ce qui se passait dans la rue, veillant à ne pas faire crisser les tentures, que j'écartai lentement et silencieusement, prenant soin de ne pas réveiller ces lutins et ces farfadets qui devaient passer la nuit dans les environs. Sans bouger les ouvrants entrebâillés, je me glissai presque à l'extérieur, me haussant avec les coudes sur la tablette, debout sur ma couche, penchant mon corps vers le vide. Pour être un peu plus grand et pour mieux voir ce qui se passait à l'entrée de l'immeuble, je m'érigeai aussi sur la pointe des pieds, agrandi un peu par l'épaisseur de mon matelas. C'est ainsi que je découvris toute cette fantasmagorie grandiose et lumineuse qui m'ébahissait... Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau...

L'autre rive du fleuve était dans la nuit totale. En face, la colline était couverte d'une forêt épaisse où auraient pu se cacher des fantômes ou des loups-garous. Mais ils ne me faisaient pas peur... Seule une maigre lampe de rue, un peu jaunâtre, illuminait faiblement le quai opposé où se dressait, juste en face, une petite maison isolée. Sur notre rive, du côté de l'hôtel où nous nous trouvions, l'éclairage était presque éblouissant et se reflétait dans les ondulations de l'eau. Une voiture vint à passer, lentement, presque sans bruit, ses phares étincelants sur la chaussée. Leur clarté mouvante s'ajoutait à celle des réverbères qui illuminaient la berge. Pour la première fois, de ce troisième étage où nous nous trouvions, je pouvais voir une scène de rue nocturne d'un point de vue élevé. Il faut

dire qu'à cette hauteur, j'étais réellement bien situé pour examiner cette féerie nouvelle qui, pour moi, était vraiment inhabituelle et magnifique. Et le spectacle me paraissait incroyable...

Je ne savais pas dans quelle direction le flot de ce cours d'eau s'écoulait, vers la gauche ou vers la droite. Tantôt, on avait l'impression qu'il partait de manière naturelle et rapide dans un sens. À d'autres moments, le vent soufflait légèrement et semblait diriger les vaguelettes dans l'autre direction. Malgré la chaleur ambiante, je sentais l'odeur de l'humidité qui se dégagait du fleuve et les relents de cet humus, les émanations des arbres, de leur feuillage, des plantes et des mousses dont je devinais la présence toute proche. Mais le plus curieux, c'était cette lumière, réfléchi par l'eau. Elle paraissait sautiller sur le sommet de ses petits remous frissonnants. Ce spectacle étincelant me fascinait, tel un feu d'artifice.

Malheureusement, du haut de mes quatre ans, j'étais trop petit pour tout voir. L'appui de fenêtre était un peu haut. Je ne distinguais qu'une partie de la route. Je ne pouvais entrevoir que l'entrée de notre hôtel et l'ombre des silhouettes qui se déplaçaient dans le hall d'accueil et le restaurant. Je ne devinais que le reflet de leur éclairage sur les pavés et le bord du quai. Et je ne pouvais quitter cette vision des yeux...

J'étais cependant perclus de fatigue. Mes paupières alourdies se fermaient. Je tombais de sommeil. Malgré la beauté des reflets de l'eau, il fallait cependant que je me rendorme. Lentement, veillant toujours à ne faire aucun bruit, j'abandonnai mon lieu d'observation pour regagner mon lit. Je me glissai de nouveau à genoux sur toute la longueur de mon matelas. Je ne sais même plus si je tirai le drap chiffonné sur moi, ni même si j'atteignis mon oreiller avant de replonger dans un profond sommeil.

Réveillée par les rayons matinaux, Maman fut la première à sortir doucement de son sommeil et de ses rêves. Le jour était déjà là. Le soleil émergeait lentement derrière la colline à travers l'ouverture des tentures. À côté d'elle, Papa ronflait, calmement. Plutôt qu'un véritable bourdonnement, c'était une respiration bruyante, mais régulière. Au petit matin, il avait abandonné son ronflement habituel... Maman se tourna sur le côté droit pour vérifier si je dormais toujours. Elle s'aperçut alors que je n'étais pas sur mon matelas... Voyant les rideaux écartés et la fenêtre grande ouverte, elle imagina le pire... Terrassée subitement par la peur, elle se leva avec précipitation et réveilla brusquement Papa qui sursauta.

Elle aperçut alors un pied qui dépassait en dessous de leur sommier... Tout endormi, j'avais glissé de mon matelas, étalé sur le parquet. J'avais roulé sous leur lit haut perché et sous leurs ressorts poussiéreux que j'examinais à l'aise en reprenant peu à peu mes esprits. J'avais enfin été tout à fait réveillé par les cris de Maman et par le remue-ménage de Papa qui se demandait ce qui se passait. Avec elle, il s'était levé et accroupi précipitamment sur le plancher de la chambre pour examiner ma position inconfortable. J'avais terminé la nuit sur le sol, en dessous de leur lit !

Le sourire de soulagement de mes parents me réjouit... En les voyant, j'éclatai aussi de rire...

Le fils imparfait

Véronique Lardo

Le bateau tanguait dangereusement. La mer, calme à l'embarquement, s'était subitement transformée en une houle furieuse, balançant les passagers qui s'accrochaient tant bien que mal à tout ce qui leur tombait sous la main. Le vent rabattit le capuchon de Gabriel sur ses yeux et il fut tenté de rester, comme cela, dans le noir, pour échapper à la fureur des éléments.

Il leva les yeux au ciel et reçut aussitôt une pluie d'écume sur le visage. Le capitaine donna l'ordre de rentrer à l'abri, mais Gabriel préférait encore voir la mort en face. Peut-être dramatisait-il un peu la situation. Son humeur, déjà sombre au départ, n'avait rien gagné à se trouver si près de ce qui ressemblait aux prémices d'un naufrage. Un homme d'équipage lui empoigna soudain le bras et le tira en avant. Il résista en s'accrochant au bastingage, l'autre n'insista pas. Bientôt, il fut seul sur le pont. Étaient-ils loin de la terre ferme ? Il l'espérait et le redoutait à la fois. Il y avait quelques années qu'il n'était pas revenu chez ses parents et, malgré ce que sa mère avait prétendu au téléphone, il ne serait sûrement pas le bienvenu.

Le bateau finit par accoster sans dommages. Gaël l'attendait sur le quai et la pluie battante abrégea les salutations. Gabriel se dit qu'il ne devait pas donner une image très plaisante avec ses vêtements détrempés et ses cheveux dégoulinants. Il avait tellement froid que ses doigts prenaient une teinte mauve. Gabriel s'engouffra avec soulagement dans la superbe voiture. Son frère glissa rapidement un sac en plastique sur le siège avec un petit sourire gêné.

Ils s'engagèrent sur la route, le moteur ronronnait, développant toute sa puissance en douceur, la chaleur remplit l'habitacle, une sorte de vapeur montait des vêtements de Gabriel qui ne put qu'apprécier le confort et le luxe du véhicule. Gaël lui lançait de temps en temps un coup d'œil, tandis

que lui-même détaillait son frère le plus discrètement possible. Il avait trois ans de moins que lui et pourtant, quelques cheveux blancs apparaissaient déjà dans sa coupe impeccable. Son profil, ponctué par un nez fort, semblait impassible ; cependant, sa mâchoire se contractait à intervalles réguliers, démentant son calme apparent. Ils avaient bien changé tous les deux. Ils étaient quatre garçons, attachés l'un à l'autre deux par deux. Gabriel et Gaël étaient les cadets, ceux qui faisaient toutes les bêtises, qui transgressaient toutes les règles et avaient toutes les audaces. Gabriel était puni, Gaël se réfugiait dans les jupes de leur mère et tout lui était pardonné. Il ne voyait plus que rarement son frère ; quant aux aînés, il les avait totalement perdus de vue.

Il est mort de fatigue. Il y a une heure de route entre le port et la maison. Par ses yeux qu'il garde difficilement entrouverts, il regarde le paysage. Il se demande à nouveau ce qu'il est venu faire, pourquoi s'accrocher à cette famille qui ne veut plus de lui, mais qui n'ose pas le dire. Il est reconnaissant à Gaël de ne pas l'obliger à faire la conversation. Lorsqu'ils s'arrêtent à la grille de la propriété familiale, il se redresse sur son siège et tente de redonner une apparence convenable à ses vêtements froissés, à ses cheveux en bataille. La voiture s'avance sur le chemin. Les yeux de Gabriel s'écarquillent, le chêne centenaire, dont les branches s'étaient langoureusement, ombrageant une grande partie du jardin, gît à terre, ses énormes racines à nus, déployées comme les tentacules d'un monstre marin. Un cratère boueux troue la pelouse. Il se retourne vers Gaël qui hausse les épaules : « C'est la dernière tempête qui l'a eu. » Gabriel sent les larmes lui monter aux yeux. Cet arbre, abattu par les éléments, provoque chez lui une émotion intense. Il passe le plat de la main sur le tronc couché, laissant ses doigts courir dans les sillons du bois mouillé.

C'est une sorte d'adieu à ce compagnon de jeunesse qu'il avait souvent escaladé pour se blottir dans ses branches hospitalières, se cachant pour une raison ou une autre, ou simplement pour avoir un instant à lui.

Gaël le rappela à l'ordre en toussotant. Ils gravirent l'escalier en pierre bleue et avant qu'ils n'arrivent à la porte, celle-ci s'ouvrit et une petite femme au cheveux gris, la peau parcheminée et les yeux perçants, s'effaça rapidement pour les laisser entrer. Elle adressa un sourire semi-édenté à Gaël qui lui tapota l'épaule en frottant ses pieds sur le paillason. Elle détailla ensuite Gabriel de la tête aux pieds, un air d'intense réprobation sur le visage. Il lui rendit son regard. On aurait dit une momie. Il ne l'avait jamais aimée et elle le lui rendait bien. Que les racines de cet arbre centenaire n'aient pas tenu le coup sous la tempête, mais que cette vieille femme, dont le sang semblait s'être retiré des veines, soit encore là dépassait son entendement. Il ne la salua pas et pénétra dans le grand hall qui précédait l'escalier imposant.

– J'aimerais me changer. Ma chambre est toujours disponible ? demanda-t-il à son frère.

À l'air embarrassé de celui-ci, il comprit que ce n'était pas le cas. Dans cette maison pourvue de six chambres, ils n'avaient pas voulu lui conserver la sienne.

– Tu peux aller dans la mienne, répondit Gaël.

Il monta l'escalier à sa suite. Gaël le laissa aussitôt, prétextant avoir à faire, et il se retrouva au milieu de la grande chambre, sa valise à la main. La froideur de l'accueil le mettait encore plus mal à l'aise. Il sortit son téléphone de sa poche et envoya un message confirmant son arrivée, accompagné de quelques mots affectueux. Il enfila avec soulagement des habits secs, sécha ses cheveux et tenta de les discipliner en faisant une petite couette. Son père détestait les garçons aux cheveux longs, ainsi que les cheveux courts pour les filles. Dire qu'il était vieux jeu était un euphémisme. Il se laissa tomber sur le lit et, contemplant le plafond, tenta de se vider l'esprit des pensées négatives qui l'envahissaient.

Cela fonctionna assez bien car il se réveilla deux heures plus tard au son répété d'une voix impérieuse dans la cage d'escalier. C'était son nom qui résonnait contre les murs et montait jusqu'à lui. Il sortit précipitamment de la chambre et se pencha par dessus la rampe: « J'arrive. » C'est fou comme le naturel revenait au galop, il avait l'impression d'avoir quinze ans et que l'intonation rageuse de son père le faisait sortir de sa tanière au triple galop. Il descendit l'escalier en tentant d'adopter une attitude digne et adulte, mais l'homme qui se trouvait en bas le tétanisa instantanément. Heureusement, derrière lui se tenait Gaël affichant un léger sourire.

– Tu aurais pu venir nous saluer, non ? demanda sèchement son père.

– Désolé, la traversée a été rude, j'étais crevé.

Son père lui tourna le dos et se dirigea vers le salon. Gaël lui fit un clin d'oeil et il le suivit, à peine rassuré. Sa mère trônait dans le canapé, entourée par deux chats persans, sans doute une nouvelle acquisition. Il ne se rappelait pas qu'elle ait jamais eu un amour fou pour les animaux domestiques. Toujours est-il que le tableau qu'ils présentaient tous les trois aurait pu être le thème d'une peinture du 18^e siècle. Elle lui adressa un sourire affecté. Son mari s'assit dans son fauteuil habituel. Gaël alla s'asseoir près de sa mère et Gabriel resta planté là, il n'avait jamais su où était sa place. Il se demanda une fois encore pourquoi il tentait ce rapprochement et, pour ne pas se triturer les mains, il les mit dans ses poches. Encore une attitude que son père n'aimait guère.

– Assieds-toi donc, Gabriel ! dit sa mère, de sa petite voix pointue.

Il fallait choisir entre le fauteuil près de son père ou une chaise près du canapé, il fit lâchement ce dernier choix, et se trouva instantanément caché par un immense bouquet de fleurs gracieusement disposé dans un vase qui devait coûter la moitié de son salaire mensuel. Il se releva et, contraint, finit par s'asseoir près de son père. Personne n'entamant la conversation, il se lança.

– C'est triste pour le chêne, dit-il.

– On vient le débiter la semaine prochaine, répondit Gaël.

Ce n'était pas vraiment le commentaire qu'il espérait. Son frère avait aussi profité de la générosité de cet arbre, il paraissait pourtant n'éprouver aucun regret. Peut-être était-il trop sentimental, ce que lui répétait souvent Lucas.

– Que nous vaut l'honneur de ta visite ? demanda son père.

Il se tenait, l'air impérial, dans son fauteuil et avait posé la question avec une tonalité nettement ironique. Gabriel sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque et ses mains devenir moites. Il les frotta les unes contre les autres. S'il avait eu quelque espoir dans cette visite, il l'avait oublié dès qu'il avait mis le pied dans le monde de ses parents. Cependant, maintenant qu'il était là, autant se lancer. Peut-être aurait-il le soutien de son frère, même s'il n'y croyait pas trop.

– Je vais me marier, annonça-t-il d'une voix qu'il espérait assez ferme.

Il vit tout de suite à la mimique de sa mère qu'elle n'avait pas tout compris. Sa bouche s'arrondissait dans un « oh » ravi. Son père fronçait les sourcils d'un air sceptique et Gaël le regardait, les yeux agrandis par l'étonnement.

– Mais c'est formidable ! prononça sa mère un peu trop fort pour son mari qui la regarda d'un air sévère. Qui est l'heureuse élue ?

Gabriel prit une longue inspiration, la transpiration qui glissait le long de ses aisselles était glacée. Ils faisaient semblant, ou ils avaient vraiment oublié pourquoi ils l'avaient jeté dehors ? Même Gaël regarda sa mère un sourcil en l'air.

– Je vais me marier avec Lucas.

La mine réjouie de sa mère se transforma instantanément en un faciès horrifié, elle se couvrit la bouche d'une main. Gaël ferma les yeux. Au bout de quelques minutes interminables se produisit quelque chose qu'il n'avait pas du tout prévu : son père bondit hors de son fauteuil et se jeta sur lui, ils basculèrent tous deux et Gabriel se retrouva sous son poids. Du coin de l'oeil, il vit les deux chats s'encourir. Il avait tout imaginé, mais

pas qu'ils en viendraient aux mains. Son paternel devait faire vingt kilos de plus que lui et son visage avait viré au rouge écarlate tandis qu'il tentait de serrer la gorge de son fils. Il entendit son frère se lever et tenter de les séparer, pendant que leur mère pleurait bruyamment. Gabriel ne se défendait pas, il lui sembla qu'un brouillard rouge envahissait peu à peu la pièce, allait-il mourir ? Il avait espéré qu'en se mariant, il rendrait la situation plus acceptable à ses parents. Encore et toujours, il cherchait leur approbation, leur reconnaissance, leur acceptation de cette différence, qu'ils ne lui accorderaient visiblement jamais. Lucas s'était opposé à cette visite. Ils s'étaient même disputés, Lucas l'accusant de vouloir se marier uniquement pour calmer ses parents. À présent, presque à court d'air, sentant l'haleine lourde de son père et ses mains autour de son cou, il se dit qu'il avait sans doute raison. Il s'abandonnait totalement à la poigne de son géniteur lorsqu'il sentit l'air revenir dans ses poumons. Gaël était parvenu à faire lâcher prise à leur père et le ceinturait tout en lui disant de se calmer. Du menton, il montrait la porte à Gabriel. Celui-ci mit quelques minutes à se relever. Groggy, il se dirigea péniblement vers la porte du salon, monta l'escalier pour aller récupérer ses affaires.

En descendant, il vit la gouvernante au garde à vous près de la porte d'entrée, un petit sourire triomphant sur les lèvres. Sans un mot, il sortit et adressa un dernier adieu au vieux chêne, dont il arracha un rameau du tronc. Pouvait-on faire renaître un arbre de cette petite branche fragile ? Lucas, qui avait la main verte, pourrait répondre à cette question.

De sève et de sang

Brigitte Janssens

Entre cimes et racines

Entre ciel et terre

La **Sève** se source dans l'ancre de la terre

La **Sève** pare ses feuilles de robes vert chlorophylle

La **Sève** respire les souffles d'alliance entre les vivants

La **Sève** relie les végétaux aux humains

Du végétal, comme de l'humain

La **Sève** coule, comme le Sang

De la préhistoire à l'Histoire

Le **Sang** s'écoule d'une génération à l'autre, don de sang, don de vie

Le **Sang** fascine lorsque écoulé naît le besoin de l'exhiber

Le **Sang** excite les tagueurs de mains rouges sur le mur des Justes

Le **Sang** relie les frères, ennemis ou amis, à la terre qui les porte

De **Sève** et de **Sang**, quatre lettres pour tant d'encre

Pour écrire l'histoire où nos récits entremêlent contemplation et mépris,
entrecroisent alliances et fractures, content l'éternelle mouvance de nos
reliances

Sève et **Sang** confluent vers la vie, comme vers la mort

Nous émouvant, nous éprouvant à jamais.

L'oiseau

Nathalie Rombaux

Un an déjà que l'oiseau a fait son nid...

C'était un mois avant le printemps. Une envie folle d'attirer ce couple de mésanges espiègles qui jouait et virevoltait dans les jardins.

Je suis descendue dans ma cave et j'ai ressorti un vieux nichoir un peu de guingois. Quelques vis pour consolider le tout et un clou planté dans le mur au fond du jardin, il ne me restait plus qu'à attendre.

Après quelques danses aériennes et la reprise de leur respiration sur les branches noueuses du pommier, les amoureuses, sautillant de branches en buissons et de buissons en branches, ont découvert le vieux nichoir. D'abord étonnées et craintives, elles l'ont observé en vols de plus en plus rapprochés.

De jour en jour, elles se sont familiarisées à cette boîte en bois mal ajustée. Elles s'en sont approchées et la plus téméraire a même tenté une inspection intérieure rapide. Quelques jours plus tard et après plusieurs visites, elles ont décidé de s'y installer. La saison des amours terminée, elles sont passées aux choses sérieuses. Leur installation s'est faite en toute hâte.

Avec le beau temps, la végétation alentour s'est développée et le nichoir est resté hors de portée de mon observatoire jusqu'à l'automne. Heureusement, la nature est bien faite. Après quelques petites semaines, elles étaient trois à titiner et zinzinuler à tout va sur le pommier.

Tout l'été, elles ont cadencé mes sorties au jardin. Leurs cris perçants et frénétiques se sont entendus jusqu'aux premiers frimas de l'hiver. Ensuite... plus rien. Un long silence s'est installé au jardin, accompagné de grisaille, de pluie, de vent et de froid.

Et aujourd'hui, j'ai entendu quelques trilles. Les oiseaux sont sortis de leur torpeur et doucement, le jardin s'est animé. Vite, je suis allée installer le vieux nichoir au fond du jardin. J'avais profité de l'hiver pour le vider, le nettoyer, le désinfecter et surtout lui donner un bon coup de lasure. J'espérais au fond de moi que l'odeur de l'huile de lin ne ferait pas fuir les volatiles.

Tandis que la nature s'éveille doucement, que les premières violettes sauvages font leur apparition, que les premiers bourdons et coccinelles sortent de leur cachette, mes amies les mésanges sont venues batifoler sur les branches du pommier. Viendront-elles visiter le vieux nichoir ?

Mais qui sont elles ? Et qui sont-ils ?

Brigitte Janssens

Comment vous présenter Brigitte ?

Elle aime la résonance des voix qui se répondent en chœur dans la chorale où elle chante.

Elle connaît le choc et l'alliance des couleurs qui cherchent la juste note sur la toile.

Mais jouer avec les lettres, affronter la bousculade des mots, trancher dans la bataille des phrases candidates à s'exposer sur la page, là, c'est une première au sein de ce collectif.

Élysabeth Loos

Longtemps professeure de langue et chargée de communication, aujourd'hui conteuse et rêveuse, Élysabeth prend la plume pour exprimer en mots ces petits riens qui font le sel de nos vies. Oralité et musicalité de la langue accompagnent ses essais.

Jean-René M'Passy

Jean-René a une véritable passion pour les mots et les histoires, ce qui le pousse à écrire régulièrement et avec enthousiasme, grâce à une imagination débordante qui lui permet de créer des mondes, des personnages et des intrigues captivantes.

Il a la capacité de comprendre et de ressentir les émotions des autres, il fait aussi montre d'un sens aigu de l'observation, ce qui lui permet de capturer les détails subtils de la vie et de les intégrer dans ses écrits. Et il arrive à produire du contenu de qualité grâce à une rigueur dans sa routine d'écriture.

Luc Demol

Curieux et touche-à-tout, Luc s'intéresse à une multitude de domaines : peinture, lecture, patrimoine, promenades, voyages, nature, architecture, histoire... Ses passions sont vastes et variées, le poussant à explorer sans cesse de nouveaux horizons. Il navigue entre ses différentes occupations au gré des circonstances et des lieux qu'il fréquente.

L'écriture est, pour lui, un outil précieux pour transmettre son expérience, son vécu et les anecdotes qui ont marqué sa vie. Il y intègre également les récits de ceux qu'il rencontre, tissant ainsi une riche tapisserie d'histoires humaines. Ses écrits visent à prolonger ce lien invisible qui unit les individus, souvent inconscients de cette connexion profonde.

Ancré dans le réel, il laisse néanmoins, de temps à autre, son imagination et sa créativité s'exprimer librement, insufflant une touche d'imagination et de création de l'esprit qui prennent alors le dessus.

Marie-Christine Georges

Marie-Christine pensait ne pas aimer écrire, mais aux ateliers d'Isabelle De Vriendt, elle découvrit le jeu des pensées, des mots, le plaisir d'écrire ensemble en toute spontanéité et, bien sûr, elle a voulu continuer.

Elle vibre tellement au monde qu'elle en tremble.

Elle cherche à exprimer ce qu'elle ressent dans les tripes.

Nathalie Rombaux

Après deux parcours initiatiques à l'écriture, Nathalie s'est laissée embarquer dans un troisième voyage au sein du Collectif Effeillade de mots. Toujours charmée par la magie des mots et les échanges dans le groupe, elle tisse sa toile et des liens.

Noëlle Leoz

C'est avec enthousiasme et curiosité que Noëlle entame son deuxième parcours d'écriture avec le Collectif Effeuillade de mots. Au gré des échanges riches lors des rencontres en présentiel du collectif, des liens se tissent dans l'enthousiasme et la bienveillance. Musicienne, passionnée d'art et de littérature, l'écriture et le partage des écrits deviennent un moyen d'expression de l'imaginaire et de la créativité dans le respect et l'authenticité.

Rosetta Gianfelice

Rosetta est d'une curiosité innée qui la pousse à explorer et à comprendre les mystères de l'existence. Elle est constamment en quête, à la recherche d'une signification plus profonde de la vie ! Elle a toujours soif d'expansion et ressent le besoin de découvrir quelque chose de plus grand. Elle a choisi le chemin le moins fréquenté, c'est sûr ! Elle danse au rythme d'une musique que personne n'entend ! Et pourtant, elle est comme tout le monde. Elle trace sa route avec ses hauts et ses bas.

Véronique Lardo

Mot, phrase, paragraphe, chapitre, point, virgule, point d'exclamation, d'interrogation, trois petits points, point-virgule se bousculent dans sa tête depuis de nombreuses années. Lire/Écrire, Écrire/Lire. L'odeur du papier, l'odeur de l'encre. Le temps court, s'échappe, les priorités le piétinent. Véronique aura attendu d'avoir les cheveux gris pour s'y mettre. Un atelier d'écriture, un collectif d'écriture comme des rails pour débrider, exercer, canaliser, rencontrer, échanger et attiser ce qui couve en elle depuis longtemps.

Les lieux d'accueil

Les espaces qui ont accueilli le Collectif Effeuillade de mots sont principalement situés à Uccle. Révéler ici ces espaces est une manière de les remercier et de les rendre (encore) plus visibles.

Centre Culturel d'Uccle (CCU)

www.ccu.be

Accueil du collectif au *Centre culturel d'Uccle* par Daniela Salamandra, sa responsable projets citoyens.

Une convention de partenariat a été signée entre le CCU et ScriptaLinea. Diverses activités citoyennes sont organisées au CCU en marge des soirées spectacles, cinémas, théâtres pour répondre à une demande des Ucclois-es. Il s'agit entre autres de l'Atelier tram 51, du Thé au salon, d'expos, de stages artistiques pour les plus jeunes pendant les congés scolaires ...

Centre Psyris

www.psyris.be

Le *Centre Psyris* est un centre paramédical qui regroupe des psychologues, psychothérapeutes, logopèdes et kinésithérapeutes. L'idée est de rassembler dans un seul lieu plusieurs disciplines autour du corps et du mental.

La personne qui nous présente le centre est Dominique Malcause, kinésithérapeute qui travaille sur le corps et aussi sur l'état psychique. Elle nous présente son projet, qui se nomme Koore (www.koore.be). Elle propose plusieurs types d'accompagnement : gymnastique consciente, respiration, méditation et des ateliers dans la nature.

Maison de Soins Psychiatriques (MSP) Epsilon

www.epsilon.be/nos-soins/msp

Thomas, assistant social et maraîcher, nous présente la *Maison de Soins Psychiatriques Epsilon*, dans le quartier des Trois Arbres, et qui existe depuis 3 ans. Il s'agit d'une maison psychiatrique d'une soixantaine de résidents en réinsertion à la vie sociale, après un « séjour » en hôpital psychiatrique. Le but est d'accompagner ces résidents en leur proposant, outre les soins nécessaires, des activités diverses (artistiques, sport, jardinage, potager, bricolage ...) pour les aider à réinvestir l'activité sociale. Ce lieu est ouvert et accueille les personnes en résidentiel ou dans des maisons autonomes de ± 8 personnes.

Bibliothèque-Médiathèque Le Phare

www.bibliouccle.be

Présentation de la *Bibliothèque-Médiathèque Le Phare* par Jessica Rampelbergh, bibliothécaire. Jessica nous détaille les missions de la bibliothèque (locations de livres, BD, musique, films, jeux de société, activités spécifiques jeunesse, adultes ou seniors) et parle du maillage ucclois (une quatrième bibliothèque devrait voir le jour dans plusieurs mois dans le quartier Merlo).

Les activités de la bibliothèque sont disponibles sur la page Facebook des bibliothèques uccloises ou via le Wolvendael.

Bibliothèque d'Uccle-Centre

www.bibliouccle.be

Accueil du collectif à la *Bibliothèque d'Uccle-Centre* par Élise Oral, sa directrice.

Présentation du lieu : diverses activités, dans le bâtiment ou dans le jardin, sont organisées autour du livre pour les différentes tranches d'âge qui fréquentent la bibliothèque. Des stages sont mis en place pour la jeunesse pendant les congés scolaires, les rendez-vous paraissent dans le *Wolvendael*.

Het Huys

www.hethuys.be

Leïla Saidi nous présente *Het Huys*, centre communautaire dépendant de la VGC (Communauté flamande à Bruxelles), et nous énumère quelques activités proposées (cours, ateliers, concerts, théâtre, table de conversation en néerlandais, jeux d'échecs, stages enfants, vernissage ...). Il est possible de louer des salles ou de collaborer avec Het Huys en tant qu'ASBL.

Het Huys est différent d'un centre culturel, il est à l'écoute de la population et de ses différents besoins. Het Huys est ouvert de 9h00 à 17h00 et ensoirée en cas d'activité.

Une autre organisation occupe le bâtiment : LD Lotus. Ce centre local de services se tourne vers les personnes libres en journée, tous âges et toutes langues confondus.

Accès libre au bâtiment en journée pour y travailler ou étudier, par exemple.

La Roseraie

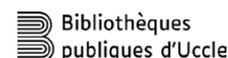
www.roseraie.org

Ida Franchitti nous présente *La Roseraie*, association saint-gilloise basée à Uccle ayant pour missions l'accompagnement des artistes dans le processus de création, la médiation culturelle par la mise en place de divers ateliers artistiques, la diffusion et la programmation de spectacles de théâtre jeune public - cirque - arts de rue et forains, le tout en s'ancrant fermement dans son quartier et en tissant des liens avec les habitant-e-s. La Roseraie réalise des projets artistiques d'un an avec des écoles (l'art dans l'école) et mise sur la cohésion sociale (école des devoirs, potager, four à pain, Repair café, potager, partage de graines ...).

Radio Air Libre – Forest

www.radioairlibre.net

Radio Air Libre est une radio socioculturelle reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sans sponsors et sans publicité, elle est gérée collectivement par ses membres, animatrices et animateurs. Radio Air Libre existe pour celles et ceux qui trouvent trop souvent porte close dans les médias traditionnels. Pour conserver sa totale liberté d'expression, Radio Air Libre est complètement indépendante de tout groupe politique ou commercial. Depuis sa création en 1980, des centaines de personnes ont assuré l'existence de la radio. Elle est vue comme un dialogue et non comme un rîngage d'oreilles...





Remerciements

Le Collectif Effeillade de mots remercie vivement la Fédération Wallonie-Bruxelles, la Commission communautaire française, ainsi que l'Échevinat de la Culture de la Commune d'Uccle et son service pour leur soutien financier, logistique et promotionnel.

Toute sa gratitude va aux responsables des associations qui ont accueilli les réunions du collectif tout au long de son troisième parcours.

La collaboration avec Isabelle De Vriendt, coordinatrice de ScriptaLinea, s'est montrée une fois de plus essentielle. Merci également aux relecteurs Benoît De Vriendt et Jean-Paul Mathelot, et au graphiste Didier van Pottelsberghe.

Radio Air Libre a contribué à la promotion de ce recueil à travers l'émission « Des livres pour dire » de ScriptaLinea.

Le Centre culturel d'Uccle a permis aux auteur-trice-s du recueil Liens de sève et de sang de rencontrer une première fois leur public le 30 mars 2025. Que toute son équipe soit remerciée. Cette présentation a été coordonnée par Regina Röhrer, merci à elle pour ses conseils et son accompagnement.

Enfin, rien n'aurait été possible sans la coordination efficace et bienveillante du collectif par Nathalie Rombaux.





COMÉDIE DE BRUXELLES
20!
LE DINER DE CONS
LADIES NIGHT
NOTRE SOLEIL
DOFFICE!

Handwritten notes on sticky notes on the floor, including the word 'YOUS'.



Avec le soutien
de la Fédération Wallonie-Bruxelles,
de la Commission communautaire française
et de la Commune d'Uccle



Le graphisme est réalisé par Didier van Pottelsberghe.
L'illustration de la couverture est de Luc Demol.

Les photos reprises dans le recueil ont été réalisées par les membres du Collectif Effeillage de mots.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur www.scriptalinea.org

Pour tout don à l'aisbl ScriptaLinea : IBAN BE42 5230 8059 5254 / BIC TRIOBEBB (Triodos)

D/2025/13.013/2